REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

23e. ANNÉE — N° 6. — JUIN 1880.

Société scientifique d'études psychologiques

Réunion générale annuelle, 12 mai 1880 — 8 heures 1/2 du soir.

Présidence de M. Ch. FAUVETY. — Secrétaire, M. Camille CHAIGNEAU.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière réunion générale.

M. Vautier, trésorier, lit son rapport sur l'état de caisse, année 1879-80; les cotisations de 200 membres et les dons divers, s'élèvent à : 6,966 fr. 75, — Les dépenses, à 6,023 fr. 10, — différence en faveur de la société : 963 fr. 65, différence qui sert à combler le déficit de la première année, occasionné par les dépenses premières d'installation. Cet état de caisse que le Trésorier a détaillé, prouve que la société prospère, et que, si chaque membre en amenait un nouveau, la réserve annuelle permettrait d'utiliser ces fonds pour le bien des études suivies que se sont proposées les fondateurs de la société. Le rapport du Trésorier est adopté à l'unanimité.

La parole est donnée au secrétaire, pour lire le rapport suivant sur les travaux de la société pendant le cours de l'année sociale 1879-1880.

Mesdames, messieurs,

« Avant que M. Fauvety n'envisage d'une manière générale, dans son avenir comme dans son passé, le travail de la société à laquelle nous appartenons; avant qu'il ne vous montre dans ce langage chaleureux et élevé dont il a le secret, la beauté, la fécondité de l'œuvre pour laquelle nous sommes réunis et ce qu'elle peut contenir de plus beau, de plus fécond encore pour ceux qui viendront après nous; permettez-moi de vous présenter simplement le compte-rendu des travaux de l'année sociale qui vient de finir.

Vous le savez, mesdames et messieurs, la société scientifique d'études psychologiques procède de la méthode moderne, la méthode d'expérience et d'observation; mais les résultats de l'expérience et de l'observation ne prennent de valeur que lorsqu'ils sont interprétés par l'intelligence. De là une division naturelle de nos travaux suivant qu'ils se présentent sous la forme de faits ou sous la forme de pensées et de paroles; de là nos séances alternativement consacrées aux expériences et aux conférences.

Vous avez tous assisté aux séances expérimentales du mardi; vous avez constaté particulièrement les phénomènes magnétiques que M. Joret obtient avec le concours de Mlle Ramelot : faits de sommeil, d'attraction et de répulsion, de transmission de pensée; faits de catalepsie, partielle ou générale, extase et charme; vous avez pu reconnaître dans ces faits l'action évidente d'un principe se détachant du corps du magnétiseur et influençant à distance la personne soumise à l'action de ce principe.

M. Joret nous a rendus témoins également d'autres faits un peu différents obtenus avec un jeune homme fort sensible. Nous l'avons vu tenter sur lui, sans l'endormir, diverses épreuves ayant pour but de lui faire manifester différents sentiments, de lui faire prendre différentes attitudes, au gré des personnes de l'assistance. Il est arrivé souvent à M. Joret, dans le cours de ses expériences, d'agir sur des personnes inconnues de lui, et de donner lieu ainsi à des phénomènes d'autant plus intéressants qu'ils étaient plus inattendus.

Un autre magnétiseur, qui, chose intéressante, est également susceptible d'être magnétisé, et qui offre cette particularité curieuse, qu'il peut se magnétiser lui-même, nous a aussi apporté un concours très-utile. M. Leroy, magnétisé par M. Joret, nous a rendus témoins de plusieurs phénomènes de transmission de pensée; magnétiseur lui-même, il a produit des faits tels que ceux que M. Joret obtient avec Mlle Ramelot; enfin nous l'avons vu, agissant sur lui-même, se mettre le bras en catalepsie et se percer la chair avec une grosse épingle.

Nous devons tous nos remerciements à M. Joret, à M. Leroy, à Mlle Ramelot, et aux différentes personnes qui ont bien voulu se prêter à ces expériences; mais nous ne quitterons pas cet ordre d'idées sans remercier également M. Georges Cochet qui apporte avec tant d'assiduité le concours de sa parole aux faits produits dans les séances du mardi, afin d'expliquer les phénomènes, de parer aux objections, en un mot de faire la lumière dans l'esprit des assistants.

L'observation des faits magnétiques, qui prouvent l'existence d'un agent invisible émanant du corps humain, est un acheminement naturel vers l'observation de faits d'un autre ordre, dûs à l'action d'un agent invisible et qui semble ne pouvoir émaner des personnesprésentes. Aussi les séances expérimentales du mardi se terminent-elles toujours par des recherches d'ordre spirite. Ce qu'il y a de plus efficace en ces conditions, où le public est souvent fort mélangé, c'est un phénomène qui tienne à la fois de l'ordre physique et de l'ordre intellectuel; c'est pourquoi dans nos réunions du mardi l'expérience spirite prend la forme d'une évocation à la table. Nous devons remercier madame Cochet qui nous apporte à cet effet le concours de sa précieuse médiumnité. Nos remerciements aussi à M. Berçot, et à madame Bablin, médiums typtologues dévoués.

Voilà pour les expériences du mardi. Mais vous savez que chaque mercredi ont lieu des séances d'ordre spirite, se présentant sous une autre forme. Mme Hugo d'Alesi et Mme Bablin, toutes deux si dévouées à nos recherches nous rendent témoins des phénomènes dits d'incarnation, et qui sont des plus intéressants lorsqu'on les observe avec assiduité. Vous savez ce que l'on observe dans les séances de Mme d'Alési; M. Hugo d'Alési, — le médium dessinateur si zélé et si remarquable, — la magnétise, la met en état de sommeil, sommeil simple d'abord; de là elle passe à l'état de lucidité somnambulique, voit à distance; de là à un état plus dégagé encore où elle voit des êtres fluidiques, — des Esprits, en un mot, pour ceux qui admettent l'explication spirite; souvent ces Esprits décrits par le médium sont reconnus par les personnes présentes; de cet état qui dure quelque temps, elle arrive à l'extase et enfin à la catalepsie. Le magnétiseur, M. Hugo d'Alesi, opère le dégagement de la catalepsie, et c'est

alors que se produit le fait le plus curieux : l'intelligence qui parle dès que la bouche peut s'ouvrir est tout à fait différente de la propre personnalité du médium. Cinq ou six intelligences se succèdent ainsi : leurs manifestations successives sont séparées par autant de catalepsies. Ces cinq ou six intelligences sont aussi différentes entre elles qu'elles sont différentes de celle du médium. Mais vous connaissez *de visu* cette remarquable médiumnité ; aussi je ne fais que vous la rappeler dans une analyse sommaire, sans entrer dans les détails et sans ébaucher dans ce rapport la moindre conclusion.

Quant aux séances de Mme Bablin, elles ne se présentent pas identiquement sous le même aspect. Mme Bablin, étant médium de table, commence par quelques évocations ; alors il lui arrive parfois de voir, à l'état de veille, des êtres fluidiques, des Esprits, d'en faire le portrait et de voir ce portrait reconnu. Ensuite, elle est prise de sommeil spirituel sans magnétisation ni catalepsie, et diverses individualités se manifestent successivement. On observe souvent alors cette sorte de manifestation qui étonne tant au premier abord : celle d'êtres complètement distincts de la personnalité du médium et qui ne savent pas faire partie de l'autre monde.

En même temps que M. et Mme Hugo d'Alesi, en même temps que Mme Bablin, nous remercierons M. de Warroquier qui, avec une dame qu'il magnétise, s'est mis à notre disposition pour des expériences du même genre. Profitons de ce que son nom vient d'être prononcé pour rendre hommage au dévouement des magnétiseurs qui ont pris l'inistiative d'un dispensaire où ils désirent partager leur santé avec leurs semblables. Nous citerons MM. de Warroquier, Cochet, Évette, Joret, etc.

Parlons maintenant des travaux de la parole. En ce qui concerne les études directement relatives aux faits qu'il nous est donné d'observer, nous devons mentionner d'abord les conférences de M. Vallès sur les données spirites et celles de M. Georges Cochet sur les phénomènes magnétiques. Tout le monde a pu apprécier les travaux si nets, si clairs, si déductifs et souvent si imagés, que nous a présentés M Vallès, particulièrement sur les propriétés de ce que les spirites appellent le périsprit ; chacun a pu juger les aperçus originaux que M. Cochet nous a exposés, tant au point de vue spirite qu'au point de vue magnétique, sur ce qu'il appelle l'organisme fluidique.

Mais les faits présents ne sont pas les seuls sur lesquels nous puissions baser nos convictions ; les faits du passé, les faits historiques nous sont également fort précieux. A ce titre, les lectures et les conférences de M. Eugène Bonnemère, sur le spiritisme au XV[e] siècle et au XVII[e] siècle, ont été pour nous d'un intérêt d'autant plus grand qu'elles nous venaient d'un chercheur plus compétent, d'un écrivain plus autorisé. Nous remercierons aussi M. Lionnel Bonnemère qui a bien voulu se mettre à notre disposition pour nous parler savamment et chaleureusement, tantôt des institutions de la Suisse où il a vécu, tantôt de nos aïeux, les Gaulois, de leurs croyances et des croyances plus lointaines encore des Aryas.

Si je n'ai pas parlé plus tôt des causeries astronomiques que M. René Caillé nous a faites d'une façon si claire, d'une manière si suivie, c'est parce que l'astronomie embrasse le champ le plus vaste qui soit offert aux

préoccupations psychologiques, et qu'il faut bien finir par ce qu'il y a de plus général ; mais tout le monde sait que le dévouement de M. René Caillé le place au premier rang.

C'est pour une raison analogue qu'il n'a pas encore été question des belles conférences de M. Fauvety. M. Fauvety en effet, a consacré la plupart de ses éloquents entretiens à une idée qui se greffe naturellement sur celle de notre société, mais qui ne lui est pas identique. Désireux de réunir sur un même terrain tous ceux qui croient à l'existence de Dieu, à l'immortalité de l'âme et à la communion des vivants et des morts, il a pensé qu'il fallait profiter du sentiment de respect, du culte qui est resté le plus vivant dans le cœur du peuple, le culte des morts, et créer sur des bases aussi larges que possible une société de la dernière conduite. Ce projet a été adopté, une commission a été nommée, des statuts ont été élaborés, puis votés en assemblée générale, et la nouvelle société, sœur de la nôtre, est actuellement en voie de formation, sous le nom de « Société de la libre pensée religieuse. » Il y a là un commencement de réalisation de cette religion universelle, de cette religion laïque et libre à laquelle M. Fauvety a consacré sa science, ses forces, son talent, sa persévérance, sa vie.

Signalons, avant de finir, un travail plein d'esprit moderne sur le spiritualisme scientifique, par Mme Cochet ; une fort intéressante conférence de Mme Rosen sur l'éducation ; une conférence de Melle Chassevant sur sa méthode nouvelle pour l'enseignement de la musique aux enfants. Melle Chassevant n'étant pas de la société, doit être remerciée particulièrement pour son gracieux concours.

Parmi les œuvres nées dans le milieu de la Société d'études psychologiques, bien que ne faisant pas directement partie de ses travaux, il en est deux qui se recommandent tout particulièrement, tant par le nom de leurs auteurs, que par leur importance au point de vue de notre cause. La première est « le Spiritisme devant la science » par M. Fauvety et Mme Cochet, réponse à MM. Wundt et Jules Soury. Vous avez tous lu cette importante brochure, si large de pensée et en même temps si serrée de logique, où il est fait justice des sophismes de savadts et érudits pleins de partipris. L'autre est ce livre si humoristique et si riche de documents, dont nous avons ici-même applaudi quelques pages lues par leur auteur : *Choses de l'autre monde,* par M. Eugène Nus. Je n'en dis pas davantage, car M. Fauvety se propose, je crois, de vous en parler.

Mentionnons, en passant, une séance du célèbre petit calculateur Jacques Inaudi, quelques expériences du magnétiseur Donato. Osons même parler des exercices de prestidigitation que le professeur Jacobs a bien voulu faire devant nous ; il nous a promis de mettre ses connaissances à notre disposition, afin que nous sachions distinguer les vrais phénomènes des phénomènes imités par l'art de ses confrères.

L'an passé, nous vous avons parlé du concours institué par M. Guérin (prix de 3,000 francs). Vous vous rappelez l'objet de ce concours :

« Rechercher quelles ont été à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religion, des grands philosophes, sur l'existence des Esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons

la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. »

Nous avons reçu neuf manuscrits. Une commission a été nommée qui devra les examiner dans l'espace de trois mois à partir du 1er mai.

Nous devons aussi vous rappeler qu'une souscription a été ouverte et a produit une somme d'environ 2,000 francs, en vue de faire venir un médium à effets puissants ! Des pourparlers sont engagés à cet effet, et les souscripteurs seront avisés à temps des résultats de nos démarches.

Avant de clore ce compte-rendu, nous devons appeler votre attention sur la perte que nous avons faite par la démission de notre vénéré président, M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées. En lui faisant part de ses regrets, le comité s'est cru autorisé à lui offrir le titre de président honoraire. Nous sommes certains que vous vous associerez aux sentiments du comité et que vous ratifierez la mesure qu'il s'est permis de prendre en cette circonstance. Nous devons vous dire que M. Vallès s'est montré très-sensible à notre démarche; il nous a assuré que, quoique absent, il ne cesserait de s'occuper de la société avec le plus vif intérêt.

Disons encore que la société s'est fortement préoccupée des remarquables expériences de M. William Crookes sur la matière radiante. Bien qu'il s'agisse là de recherches qui sont en dehors des nôtres, nous avons dû nous en émouvoir, tant à cause du nom ami qui est associé à cette grande découverte, que parce que cette découverte elle-même peut être de la plus grande fécondité pour le développement de nos études dans l'avenir.

Enfin, n'oublions pas ceux qui portent modestement la plus grande charge de travail, et rendons hommage au zèle toujours à l'épreuve, au dévouement sans trêve de M. et Mme Leymarie que nous ne pouvons séparer dans l'expression de notre gratitude.

Voilà, en quelques mots, le résumé des travaux de cette année. Nous avons foi dans l'avenir, car nous bâtissons sur un terrain large et avec les matériaux de la liberté. Ce qui nous réunit surtout, c'est la bonne volonté commune, la tolérance, la fraternité, l'amour du vrai; nous avons fait abnégation de tout exclusivisme, de tout esprit de secte; notre travail est une véritable communion; nous cherchons ensemble en nous estimant et en nous aimant; nous sommes dans la loi de l'avenir, c'est pourquoi nous pouvons dire : nous avons foi dans l'avenir ! »

Camille CHAIGNEAU.

M. le Président, après quelques paroles chaleureuses à l'adresse de M. F. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, qui, ayant quitté Paris pour vivre auprès de ses enfants, a donné sa démission de président de la société, demande que le vote du comité qui a nommé président honoraire M. F. Vallès, soit ratifié par les membres présents à la réunion générale; à l'unanimité, et par acclamation, le vote du comité est ratifié.

M. le Baron du Potet, qui, vu son grand âge, quatre-vingt-quatre ans, ne peut plus remplir son rôle de membre actif à notre comité, est nommé aussi président honoraire de la société, hommage bien mérité par ce vétéran du mesmérisme.

Sont nommés membres du Comité : MM. Ch. Fauvety; Eugène Bonnemère, historien; Réné-Caillé, ingénieur; Barroux, ingénieur; Camille Chaigneau, hommes de lettres; Ravan; A. Vautier; Eugène Nus, homme de lettres et poëte; De Rappard, rédacteur et fondateur du journal Licht, mehr Licht; G. Cochet; Emile Barrault, ingénieur; James Smyth; Collard; Bilière; De Warroquier.

Après un vote unanime, le Comité des dames est composé ainsi que suit : Mmes Brunet, Brochart, Collin, Leymarie, Rosen, G. Cochet; Melles Joly, De Lasserre, Duplène.

Jusqu'à ce jour les dames du comité n'avaient que voix consultative; à la demande du comité des hommes, l'assemblée décide que, désormais, ces dames auront voix délibérative, pour bien reconnaître que, en toutes choses, la femme doit être traitée sur le même pied que l'homme; ce fait, à lui seul, prouve l'esprit progressif et de justice professé par tous les membres de la Société Scientifique d'études psychologiques.

Le président M. Ch. Fauvety, après avoir rendu hommage aux membres actifs de la France et des autres nations, constate, que, après deux ans d'essais, la société est bien définitivement fondée, qu'il faut s'applaudir du résultat obtenu par les efforts communs, et désormais, s'attacher à rendre toujours plus intéressantes toutes les séances du mardi; un orateur y parlerait sur un sujet déterminé et un contradicteur s'ingénierait à combattre ses assertions; ces débats, dit M. Ch. Fauvety, offriraient un grand intérêt; Ils éclaireraient et serviraient à la discussion, à élucider, autant que possible, la thèse présentée pour en faire ressortir l'importance ou l'inanité.

L'orateur constate que, malgré la malveillance générale à son égard, le spiritisme grâce aux réponses faites à ses contradicteurs, a gagné un terrain immense en mettant les rieurs de son côté : il n'est plus hors la loi. Soutenu par les assertions scientifiques d'hommes considérés à juste droit comme les princes de la science et aidé par la matière radiante, tout lui promet les plus larges conquêtes dans le champ de la métaphysique et de la physiologie; il sera la religion scientifique et progressivede l'avenir, dit l'orateur qui le prouve avec logique et preuves à l'appui.

M. C. Fauvety constate que, malgré tous les efforts de la société, de grands médiums n'ont encore pu venir à Paris, que l'on est en pourparlers avec le docteur Slade que l'on voudrait avoir pendant un mois, au moins; le comité ne négligera rien pour donner du relief et de l'extension à la société scientifique d'études psychologiques. (Applaudissements réitérés).

Il est décidé que des lettres d'invitation seront envoyées pour chaque séance de conférences.

M. Leymarie fait remarquer que, sur la grande table du salon, se trouvent 60 journaux imprimés dans toutes les langues; il est fâcheux dit-il, que les membres de la société ne soient point assidus à les lire pour en tirer un enseignement général; la bibliothèque offre des livres rares, choisis, et il serait utile qu'on ne les laissât pas trop dévorer par la poussière. Chacun se promet de faire honneur à cette invitation.

Il est parlé des industriels, qui, en province, imitent les phénomènes du magnétisme et du spiritisme à l'aide de tours de prestidigitation, et des moyens de combattre et d'annihiler le dire de ces charlatans; MM. Donato

et Jacobs, membres de la société, offrent le concours de leur expérience; des faits récents, passés à Nantes, offrent un aliment à cette discussion qui intéresse tous les partisans de la cause.

Le président, après avoir remercié l'assistance pour lui avoir permis de mener, sans arrêt, et à bonne fin, cette longue et intéressante discussion des intérêts de la société, lève la séance, à 11 heures 1/2.

En se séparant, les membres se sont mutuellement promis, de travailler avec énergie à l'intérêt des études, d'être unis pour être forts, et de faire un appel à tous les amis de la cause.

Nota. Rendons aussi hommage au dvouement de M. Ch. de Rappard, vice-président de la société scientifique d'études psychologiques, qui, pour servir la cause, a fondé un journal spirite hebdomadaire en langue allemande, intitulé : « Licht, mehr Licht ! » Cette feuille vaillante s'adresse au grand public de l'Allemagne, et combat le matérialisme mécaniciste des athées qui ont créé dans ce pays tout un système scientifique contre la croyance enDieu et l'immortalité de l'âme. — Souhaitons à M. Ch. de Rappard, le plus large succès dans sa noble et belle entreprise.

La Société a rendu justice, unanimement, au dévouement infatigable de M. Camille Chaigneau, son secrétaire, dont l'intelligence et le savoir ne font jamais défaut lorsqu'il s'agit d'être utile à la cause ; ponctuel, précis, studieux et réservée nous sommes l'interprète de tous les membres de la Société, en nous exprimant, à son sujet, en des termes que chacun trouvera froids par rapport au mérite de notre secrétaire bien-aimé.

N'oublions pas aussi le sympathique secrétaire, M. Ravan, estimé de tous. *Pour la Société*, P.-G. Leymarie.

Membres honoraires de la Société scientifique d'études psychologiques

M. le colonel Olcott, président de la Société théosophique, à Bombay. — Mme Hélène Blawatsky, secrétaire général de la Société théosophique à Bombay. — M. le professeur Zœllner, astronome à Leipzig. — Général Refugio Gonzalès, à Mexico. — Mme Van Calcar, femme de lettres, à La Haye. — M. le chevalier Dalmazzo, à Turin. — Mlle Boltine, à Sergatch, Russie. — Mme Carlota, comtesse Luccaro Vigo, à Messine. — M. Alexander Calder, président de la British association, Londres. — M. Harrisson, rédacteur en chef du *Spiritualist*, Londres. — M. J.-G. Plate, auteur, à Arnheim, Hollande. — M. Damiani, publiciste à Naples. — Miss Kislingbury, publiciste, à Londres. — — M. Dossær, directeur du De Rots, Ostende. — M. Prochaska, à Buda-Pesth. — Docteur Grunhüt, à Buda-Pesth. — Madame la baronne Adelina Von Vay, à Graëtz. — M. le baron Von Vay, à Graëtz. — — M. Gay, manufacturier à Moscou. — M. Riko, publiciste à La Haye. — M. le vicomte de Torrès-Solanet, publiciste à Madrid. — M. Couillaut, publiciste à Madrid. — M. José de Fernandez, publiciste, à Barcelona — . — M. Constant, à Lerida, Espagne. — M. Dominique de Miguel, publiciste, à Lerida, Espa-

gne. — M. Joseph Amigo, publiciste, à Lerida, Espagne. — M. Reimers, publiciste, à Londres. — M. Babin Augustin, philosophe et auteur, à Saint-Malo. — M. Cappellaro, statuaire, Paris. — M. Manuel y Angarita, publiciste, à Bogota, Colombie. — M. Rodulfo G. Canton, publiciste à Mérida, Yucatan. — M. Henri Lacroix, publiciste, à Montréal, Canada. — M. Colby, publiciste, *Banner of light*, Boston. — M. Rich, publiciste, *Banner of light*, Boston. — M. Cornilleau, vulgarisateur, au Mans. — M. François Pellerin, à Bardonèche, Italie. — M. Delanoue, à Bardonèche, Italie. — M. Scarpa, philosophe, publiciste, à Turin. — M. Ch. Fritz, vulgarisateur, à Bruxelles. — M. Longpretz, vulgarisateur, à Chenée, Belgique. — Mlles Pauline et Lea Turin, à Turin, Italie. — M. Adam, vulgarisateur, à Liège. — M. de Bassompière, Bruxelles. — M. Martin, publiciste, philosophe, Bruxelles. — M. Boyard, chimiste vérificateur, Bruxelles. — M. Lellio Rotella, à Messine. — M. Pietro Mauro, vulgarisateur, à Messine. — M. Jaubert, vice-président honoraire, à Carcassone. — M. J. Pommiès, vulgarisateur, à Toulouse. — M. Brest, vulgarisateur, à Port-Saïd, Egypte. — M. Deprimos, commandant, à Lyon. — M. Deprête, vulgarisateur, à Lyon. — M. W.-J. de Turk, diplomate, à Bruxelles. — M. Bernier, à Jakmel, Ile Haïti. — M. Cochet, vulgarisateur, à Alger. — M. Coutanceau, capitaine de cavalerie en retraite, Alger. — M. L. Mystkunsky, à Lemberg. — M. F. Gtadzinski, vulgarisateur, à Lemberg. — M. Pawcelick, publiciste, à Budweis, Bohème. — M. A. Lefraise, ex-notaire, à Rabion par Angoulème. — M. Parato, ingénieur, à Palerme. — Mme Rosa Parato-Bruno, à Palerme. — M. Nichichiewich de Nichea, à Mansourah, Egypte. — Mme la baronne de Guldenstubbe, Paris. — M. Joseph Edouard Schmid, à Nathal, Bohème. — M. le professeur Dr M. Ulrici, à Halle, Saxe. — M. le docteur Robert Friese, à Breslau, Silésie. — M. Crouzet père, avocat, à Nancy.

L'Esprit dessinateur.

Groupe spirite Henri Lebreton, au Mans, séance du 4 mars 1880. Présents et signataires : MM. *Cornilleau, Contreau,* Léon *Denis, Niepceron, Bouteloup* Lebreton, Mesdames *Froger, Malherbe, Niepceron, Goulard, Guyon, Bouteloup, Blavette,* Lebreton.

Notre guide, esprit dessinateur, se présenta, nous pria de faire diligence, voulant, nous dit-il, essayer un travail comme nous ne lui en avions pas encore vu exécuter. Il demanda un tournevis, et lorsque nous lui demandâmes ce qu'il en voulait faire, il nous répondit par la table : « Cela me regarde et n'est pas votre affaire, dépêchez-vous. » Tous les objets qui lui sont familiers : crayons, pastels, canif, mie de pain, ainsi que le tournevis

réclamé, furent placés, partie sur la table qui est au milieu de l'appartement, partie sur celle qui sert au secrétaire. Il ordonna de se mettre aux places désignées, réclama un silence complet et la chaîne sans interruption, on procède toujours de cette manière. Le médium *H.* Lebreton pose ses mains sur la table : Mesdames Niepceron et Blavette, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche, unissent une de leurs mains à celles de madame Lebreton, placée au milieu, pendant que leur autre main doit s'unir à celle de la personne qui commence une deuxième chaîne. Entre la première et la seconde chaîne, M. Contreau se place en intermédiaire, l'esprit lui adjoignit M. Denis et nous trouvant bien placés fit éteindre les bougies.

Après une prière, récitée par le médium, les manifestations commencèrent ; des sillons lumineux parcoururent la chambre dans tous les sens, la sonnette fut agitée, la cloison fortement ébranlée ; nous entendîmes encore ce bruit imitant le tambour chinois. Sur notre demande l'objet qui le produit nous fut placé dans la main ; c'est un petit plateau en fer battu apporté par l'esprit Blanche qui l'a pris nous ne savons où. Pendant ce temps. le dessinateur se livrait à un travail très-actif, nous le voyions tourner, remuer, nous l'entendions visser, dévisser et exécuter tout cela très-vivement ; nous nous rendîmes parfaitement compte de ce qu'il faisait ; il démontait avec son tournevis un petit chevalet portatif dont il ne s'était pas encore servi ; ce chevalet peut, au gré de celui qui s'en sert, être posé, étant complet, par terre où se démonter et être mis sur une table. C'est de cette dernière manière que l'esprit voulait se servir, car il enleva très-adroitement les vis qui tenaient les trois branches inférieures, mit son chevalet sur la table et plaçant dessus un grand morceau de carton, prit une feuille de papier à dessin tout entière et, voulant la fixer sur son carton, se mit à chercher des pointes ou des clous pouvant remplir cet office. Il décrocha un tableau suspendu au-dessus de la cheminée, nous le fit toucher, le mit par terre près d'un mur et, à l'aide de son tournevis, ôta des clous à tapisser qui étaient derrière, nous en mit dans la main et très-content, dit par coups frappés, qu'il avait son affaire. Il prit sa feuille de papier, lui fit subir toute une préparation fluidique, la tournant et retournant dans ses mains ; puis, il en fit un rouleau dans lequel il passait ses mains. Il éclairait vivement l'intérieur de ce rouleau de papier dont il se servit pour projeter une vive clarté sur tous les visages et dans

toutes les directions. Il fixa ensuite son papier sur le carton, au moyen des clous qu'il vint reprendre dans ma main, et commença son travail, s'interrompant de temps en temps pour donner des poignées de main à la ronde, et pour aller sur la seconde table chercher les objets nécessaires. Ce trajet se faisait très-vite ; on voyait une main lumineuse aller et et venir, continuer même lorsque l'esprit travaillait, laissant ainsi deviner qu'il avait un ou plusieurs amis qui l'aidaient dans son œuvre. Le dessinateur tourna à plusieurs reprises son chevalet, exposant ainsi son travail à tous les regards. Après vingt-cinq minutes environ, un grand coup frappé avec le porte-crayon nous annonça que c'était terminé, l'esprit nous donna le bonsoir en frappant toujours de la même manière, un coup pour chacun de nous, et fit apporter la lumière; il y avait sur la feuille une tête de grandeur naturelle, cette tête indiquée jusqu'à la naissance des épaules est entourée d'un trait formant un médaillon ovale, les traits fortement accusés sont très-expressifs ; la barbe, dessinée tout entière, est très-forte, la chevelure est rejetée en arrière ; à gauche sous le trait formé par le médaillon se montrent les initiales de l'esprit A. C. et dessous, au milieu : F. V. R. à trente ans. Nous étions dans l'étonnement et l'enthousiasme, nous avons chaleureusement remercié Dieu et celui à qui il permet de nous faire voir de si grandes choses. Après cette action de grâce chacun se retira dans l'étonnement et l'admiration.

2 avril 1880. Ernestine F^me^ LEBRETON.

Communication obtenue le 27 mars 1880 par le médium H. Lebreton au moyen de l'écriture.

Pâques, qu'es-tu devenue? Anniversaire qui trace un sillon profond au milieu des âges du monde, tu es malgré tout arrivé jusqu'à nous, mais sublime fête de Pâque qu'es-tu devenue? Quels souvenirs évoques-tu ? quelles sont tes attributions?

Pourquoi ne représentes-tu plus la délivrance de l'homme? pourquoi n'es-tu venue jusqu'à nous que comme l'ombre de l'ombre de ce que tu fus? Dans le principe tu rappelais à l'homme ce jour où l'esclave jetait ses fers brisés pour redevenir libre: la Pâque se mangeait debout, un bâton à la main en signe de

départ pour une vie libre, et le Christ ne l'a fêtée que parce qu'elle devait toujours rappeler au peuple qu'il était fait pour vivre libre et qu'un missionnaire, puissant médium commandé instinctivement par une volonté indépendante de la sienne, avait délivré les Israëlites pour qu'ils jouissent de leurs droits au soleil. Depuis ce jour, où, Moïse libérateur du peuple hébreu l'arrachait à l'esclavage, et, tout joyeux, mangeait la Pâque de délivrance, fête de Pâques qu'es-tu devenue? Il est triste de constater qu'au lieu de rappeler un jour de délivrance tu n'es plus qu'un jour d'esclavage et d'oppression. La mère, le père de famille indigents fêtent ou plutôt font leurs Pâques pour que leurs enfants aient du pain. Pâques recouverte du manteau de la superstition tu t'es donc endormie? Réveille-toi, redeviens ce que tu fus, réapprends-nous que l'homme est né pour être libre, ne sois plus un boulet pour les forçats de la conscience mais la délivrance des peuples opprimés. Que les hommes se redressent à ta voix aimée et que, l'humanité fête la Pâque avec un bâton coupé à l'arbre de la liberté.

Lettre sur le théosophisme, par Mme Van Calcar

Monsieur le président de la société psychologique de Paris.

Je regrette infiniment d'avoir été jusqu'ici un membre si inactif de votre société, mais tous mes efforts ont été inutiles pour constituer un groupe; nos investigateurs ne sont pas assez homogènes, je suis encore un centre sans circonférence.

Ce qui me pousse actuellement à donner quelque signe de vie, c'est l'impression puissante de la lecture d'un livre qui porte un caractère tout particulier. C'est l'ouvrage de Mme Blavatsky : « Isis dévoilée. » Il me semble d'une si grande importance pour tous ceux qui s'intéressent aux études psychologiques, que je m'adresse à votre société pour faire la proposition suivante : De demander à l'auteur de vouloir bien nous procurer une traduction française de son précieux travail, qui ne peut être traduit que par elle-même, *ou sous ses yeux*. L'auteur aura sans doute, parmi ses amis initiés à ses vues, des gens capables de traduire les résultats de ses recherches, afin de les rendre plus abor-

dables pour une grande quantité de lecteurs, qui ne lisent pas l'anglais.

J'apprécie d'autant plus l'adhésion de la société psychologique, dont les études touchent de si près aux *sciences occultes*, que j'ose poser la thèse que le psychologiste ne pénétrera jamais tous les mystères de la nature humaine, sans avoir consulté la sagesse antique et sans quelque expérience de la haute magie, de sa méthode et de ses moyens.

Mme Blavatsky a développé dignement et avec une rare érudition l'importance de cette science, si peu connue de nos jours, et elle est un guide de confiance dans l'immense labyrinthe du merveilleux. Elle ne promet pas que tout sera démontré dans son livre, comme Éliphas Lévi, qui n'a rien démontré et qui prétend connaître si bien les arcanes du grand œuvre, qui n'a jamais pu produire le plus petit fait magique au moyen des formules, des pentacles et des tétagrammes.

Mme Blavatsky, qui est véritablement initiée, mais qui est trop modeste pour parler de ses forces surnaturelles, nous annonce seulement que le voile d'Isis peut être levé. Ne croyez pas que vous allez voir face à face la vierge orientale, « qui a l'infini pour voile et l'éternité pour couronne. » La chaste Isis ne sera pas exposée aux regards profanes de la vulgaire curiosité. Elle ne nous conduit que sur le seuil des mystères, mais elle nous enseigne beaucoup en ouvrant largement les trésors de la sagesse incomparable. En jouissant pleinement de son Isis, il me sembla qu'elle me faisait récapituler toutes mes études, que je marchais à la main d'une sœur qui est bien plus forte que moi, et que très-souvent elle m'arrêtait précisément là, où mon attention se fixait depuis longtemps, par exemple sur les rapports entre les sons et les formes, les formes et les nombres, les nombres et les couleurs. Nous sommes d'accord sur mille points mais sur quelques-uns je lui suis diamétralement opposée. J'ai beaucoup appris et j'espère apprendre encore davantage de cette intelligence superbe.

J'ai consacré de deux à trois mois à l'étude d'Isis, et j'ai lu ce livre, avec le sentiment de pieuse vénération que m'inspire l'esprit de l'auteur éminente et le sujet transcendant qu'elle a traité si noblement. Je déclare que, dans le cours de mes longues études, aucun livre ne m'a tellement saisi, aucun auteur ne m'a frappé à tel point (si ce n'est l'ouvrage du Dr Justus Kerner, « la voyante de Prévort du Peherin »).

Dans les siècles passés la femme, poussée par des circonstances fatales, a abusé beaucoup de son influence; elle a captivé par sa beauté extérieure; elle a gouverné les princes et les peuples par ses charmes et décidé de la paix ou des guerres sanglantes par son sourire. La femme de nos jours reprend sa dignité; elle a compris sa haute vocation et nous la voyons couronnée de l'étoile du génie et du prophétisme, se redressant avec fierté après une longue et humiliante servitude, et ayant retrouvé ses droits et sa liberté, elle prêche à l'homme son immortalité. Peut-être n'y a-t-il pas quatre hommes actuellement, sur la terre, qui exercent plus d'influence morale sur les pensées des peuples que les quatre auteurs-orateurs féminins, devenus célèbres par leur éloquence et par le zèle et l'énergie avec lesquels elles poussent l'humanité au progrès et au réveil moral.

Les voilà les reines de l'esprit, ces héroïnes de la paix, apôtres de la charité : Emma Hardinge, Cora Tappan, Adelina von Vay, Hélène Blavatsky, — quatre Évangélistes d'une nouvelle ère, — modestes et pures prêtresses de la lumière et de la réforme spirituelle, prophétesses par la grâce de Dieu, destinées à allumer le feu sacré trop longtemps éteint dans le vrai temple de l'humanité, le *cœur humain*.

Mme Blavatsky se distingue parmi ce groupe d'astres de première splendeur par une lumière particulière et nous représente une catégorie spéciale; sa nature positive n'est pas maniable à une médiumnité passive; sa rare intelligence est cultivée par des travaux et des recherches assidus, par des voyages et des expériences extraordinaires; elle est plus savante qu'inspirée; elle magnétise plutôt qu'elle n'est influencée; elle commande aux esprits au lieu d'être leur instrument, car l'initiée possède la *science de la volonté*. C'est une belle et grande âme, un cœur juste et droit, sincère et généreux. Son éloquence est noble sans exaltation; ses vues sont larges et claires; son style est simple, mais énergique, et il est beau, parce qu'il est l'expression naturelle de grandes pensées et de sublimes vérités qui donnent un charme particulier à ses mots. Elle ne se laisse pas facilement enthousiasmer et quand sa plume glisse avec la plus haute verve, c'est par indignation contre l'injustice, l'hypocrisie et le mensonge. Alors ses coups sont redoutables; sa parole semble une épée damasquinée à double tranchant et la tactique de ses attaques est admirable. J'avoue qu'il y a des pages qui m'ont effrayée par la hardiesse de ses thèses, car le courage de cet

esprit supérieur touche parfois à la témérité. Quand elle plonge le couteau dans la plaie, elle ne recule pas devant les lamentations. Que d'éclairs lancés dans les ombres de notre civilisation moderne; que de détails étonnants; que d'observations fines et surprenantes. Elle aborde les sujets les plus délicats, elle peut tout dire, on reconnaît toujours la femme distinguée. L'ensemble de cette œuvre encyclopédique ressemble à un immense temple, taillé dans les rochers et j'espère que la grande prêtresse fera toujours plus de jour dans le sanctuaire qu'elle nous ouvre. Son Isis s'élève majestueusement comme la grande pyramide au milieu du désert que le matérialisme a créé autour de nous, et elle lève la main solennellement vers le ciel. Mais notre siècle qui perce les montagnes ne peut se contenter de pyramides impénétrables, nous avons besoin des palais de cristal, au grand soleil!

Ce qui prête à Isis un cachet tout original, c'est la grande subjectivité, qui fait la force et la faiblesse, la vertu et le défaut de ce livre; c'est pourquoi il y a plus de vues particulières que d'idées générales : « c'est un livre de bonne foi » et d'une profonde conviction. L'auteur se donne tout entier; c'est Mme Blavatsky sur le papier, avec sa lumière brillante et son ombre, avec sa haute science et ses préjugés. Que dis-je... Qui de nous est monté à cette hauteur de n'être plus ébloui par une antipathie ou de ne manquer quelquefois de justice vis-à-vis de ses antipodes.

Pendant la lecture je ne pus éloigner certaines questions, j'en veux citer quelque peu.

La théorie des Cabalistes, que l'auteur semble si hautement approuver, a-t-elle pour fondement une *révélation positive* qui n'est pas obscurcie par des influences fatales? Comment distinguer les vérités fondamentales de tant d'accroissements philosophiques ou des mirages de rêveries orientales?

Pourquoi maintenir des formes antiques, créées par le système détestable des castes? — L'initiation des Adeptes est-elle indispensable? N'a-t-elle pas perdu toute raison d'être depuis la tolérance, l'adoucissement des mœurs, depuis que la justice répond de la sûreté de nos personnes?

Pourquoi tant de mystères depuis que les anges ont initié les Swedenborg, les Böhme, les Oberlin, les Davis, les Frédérika Hauffe et tant de visionnaires parmi les plus simples villageois, depuis que le jour est arrivé où tout ce qui a été dit à l'oreille est prêché dans les rues?

Pourquoi un Hiérophante entouré d'énigmes et d'ombre pour nous conduire vers le grand soleil, qui luit pour les enfants de Dieu? *pourquoi jurer une soumission absolue à un pontife qui dispose de la vie et de la mort, à l'heure où toute l'humanité s'écrie à pleins poumons* : « *Point de prêtre entre mon âme et mon Dieu!* »

Adversaire violente du dogme chrétien, de la création de la fausse théologie, qui a difformé les sublimes vérités, l'auteur ne voit dans le Christianisme qu'un arbre gangréneux, qui ne porte que des fruits amers et elle met la hache à la racine, elle lève la main comme l'ange du jugement. — Frappez l'arbre qui ne porte pas de bons fruits. — Dépouillez-le de son feuillage artificiel. — Coupez le tronc malade si vous pouvez. — Mais prenez garde, — ne touchez pas au vif. — La racine ne peut être arrachée car elle tient au cœur de l'humanité.

Je partage la juste indignation de l'auteur contre les prêtres fanatiques et les théologiens hypocrites, contre les dogmatistes intolérants qui ont persécuté à feu et à sang les hérétiques au nom du Dieu de la miséricorde, car je proteste du fond de mon âme quand on prétend que ces bourreaux infâmes sont les représentants du christianisme.

Faut-il juger le blé d'après les mauvaises herbes? Faut-il rejeter la perle pour l'impureté de l'écaille? — .Est-ce que l'Évangile a jamais dépeint les fidèles comme des loups mangeant les brebis? — « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups, » — a dit le Maître.

Les amis de Jésus n'auront jamais d'autre bannière ici-bas que la croix, non pas la croix brillante de la Rose-Croix ornée de la fleur d'or d'Isis, mais la croix nue, aride, sanglante. Tout ce que notre Maitre nous promet, c'est d'être persécutés, et la couronne d'épines sur la tête, il nous lègue toute sa doctrine en *ces deux mots* : « SUIVEZ-MOI. »

Voilà le Christianisme tout entier, rien de plus, rien de moins. Celui qui ne marche pas dans les traces du Maître n'est pas son disciple, il a beau se parer de ce nom, il ne lui appartient pas, et Calvin, quand il brûle Servet, est peut-être plus loin du Christ que Julien l'apostat lavant son Christianisme intérieur dans le sang du taureau immolé devant l'autel des idoles.

Est-il juste, est-il logique d'en vouloir au Christianisme à cause d'un sacerdoce qui foule aux pieds le principe fondamen-

tal et éternel : *la charité*, personnifiée et réalisée par Jésus ?

Si vous vous indignez contre les cruels persécuteurs, pourquoi ne pas apprécier les nobles victimes ? Pourquoi tant de chapitres destinés à châtier les péchés d'un clergé coupable, et pas une seule page pour rendre hommage aux vertus de ces légions de martyrs glorieux bravant la torture et la mort pour leur conviction ? Pourquoi comparer les vertus des païens avec les vices des chrétiens ? Voilà ce que j'appelle l'ombre de cet ouvrage et ses préjugés. L'auteur est trop grand pour ne pas apprécier ma franchise. Comparez vice avec vice, vertu avec vertu, et n'oubliez pas les illustres chrétiens qui ont représenté l'image de leur Maître par leur noble personnalité.

Mme Blavatsky qui démontre à juste titre qu'on ne peut pas apprendre la magie de ceux qui n'y connaissent rien, ne peut pas ignorer qu'on est fort mal instruit quand on cherche les renseignements sur le Christianisme chez ses ennemis acharnés. L'auteur me semble les avoir trop écoutés, car le paganisme et le christianisme se rencontrent dans son ouvrage sans se reconnaitre, et Jésus a si bien dépeint l'histoire de son troupeau dans la parabole d'un morceau de levain caché et *perdu* en apparence sous la grande masse de farine ; la main habile qui travaille, finit par le mêler, de sorte que toute la farine éprouve l'influence du levain. Et le levain, le principe de vie, travaille avec une nouvelle force et le vent souffle sans qu'on sache d'où il vient et où il va, mais vous entendez sa voix et vous voyez le mouvement.

Le spiritualisme est là, comme au temps du Christ, pour renouveler les liens intimes entre le monde visible et le monde divin.

La science psychologique expérimentale doit rendre à l'homme la conscience de soi-même, et quand il aura reconnu son esprit et la lumière *intérieure,* il ne doutera plus de l'existence de Dieu que le cœur humain a cherché trop longtemps dans les livres et dans les églises. Ce ne fut pas par une doctrine que Saul se changea en Paul, mais par la personnalité vivante du Christ, la communion *directe,* par une expérience *personnelle.*

Les martyrs qu'on jeta aux bêtes féroces, ne se sacrifiaient pas pour certains dogmes, mais pour ne pas perdre la communion avec celui qui donna sa vie pour ses amis.

Mme Blavatsky a beau se séparer de l'église extérieure, l'âme humaine est chrétienne ; toute âme qui comprend le dévouement

et la charité ne peut pas être contre le véritable christianisme qui n'est que la religion naturelle et originelle de l'humanité.

Pour donner une critique raisonnée d'Isis, il faudrait écrire un volume ; je me borne à quelques observations ; peut-être trouverai-je plus tard l'occasion de revenir sur ce sujet.

Rendons hommage à Mme Blavatsky de nous avoir fourni tant de matériaux précieux pour l'anthropologie de l'avenir, et si utiles pour tout amateur de la psychologie expérimentale. Il y a trop de spiritualistes qu'on peut comparer aux enfants jouant au bord de la mer et considérant les petites vagues qui mouillent leurs pieds comme des camarades innocents, sans se douter de la profondeur de l'abîme, ni des races innombrables de ses habitants. Cependant *Isis Unvailed* n'est pas faite pour des têtes faibles ou vides, c'est un plat de résistance qui exige une grande force de digestion.

Je me permets l'observation suivante : pour une traduction française, la grande profusion de citations de plusieurs auteurs, qui ne parlent pas aussi bien que Mme Blavatsky, pourrait être raccourcie, sans nous faire perdre une seule phrase de ses propres paroles. Par un remarquable oubli de soi-même l'aimable auteur nous dit trop peu de ses expériences personnelles, mais quand elle nous gratifie de ses récits intéressants on peut croire que c'est Zanoni lui-même, qui, du palais des merveilles, nous envoie ses visions.

La Haye, 22 avril 1880. ÉLISE VAN CALCAR.

La vision d'Armand Carrel.

Tout a été dit sur Jules Favre ; ses facultés oratoires, son incomparable talent de styliste, son rôle politique, ont été diversement appréciés, à la date encore récente où la mort est venue le tirer en quelque sorte de l'oubli qui s'était fait depuis plusieurs années autour de lui. Certains côtés de ce brillant esprit sont pourtant peu connus, il croyait aux manifestations des esprits.

Le 28 décembre 1861, Jules Favre, alors bâtonnier de l'ordre, présidait la conférence des avocats stagiaires. Les orateurs avaient discuté avec beaucoup de vivacité la question de savoir si le magnétiseur tombe sous le coup de l'article 405

qui punit l'escroquerie. Le bâtonnier résuma, selon l'usage, les arguments développés de part et d'autre, et, jetant dans le débat le poids de son opinion personnelle, conclut ainsi : Peut-être l'orateur qui a soutenu l'affirmative a-t-il été trop absolu. Il n'est pas douteux que bien souvent les pratiques du magnétisme n'ont servi qu'à dissimuler des escroqueries répréhensibles; mais est-ce à dire qu'il faille refuser créance à tous les phénomènes qui semblent en dehors des lois naturelles? Je n'en suis nullement convaincu, et, puisque nous sommes en famille, permettez-moi, mes chers confrères, de vous raconter un fait qui remonte à de longues années déjà, mais dont je puis vous garantir l'authenticité.

« Vous avez tous connu de nom et de réputation Armand Carrel, esprit libéral, cœur chevaleresque, nature d'élite entre toutes. Vous savez comment il finit. Un journal qui s'appelait la *Presse* l'attaqua si violemment qu'il accepta le duel auquel cette feuille semblait le provoquer. Il y fut blessé mortellement par un homme dont je ne veux pas redire le nom, et, cinq jours après, il rendait le dernier soupir. Ce fut quarante-huit heures avant cette fatale rencontre qu'il eut une vision dont l'objet de nos débats m'amène à vous entretenir.

« Je dînais avec lui et Mme Carrel; une autre personne qui vit encore et qui assistait également au dîner pourrait attester la réalité du fait. Quand l'appétit des convives fut satisfait, à ce moment où la causerie devient plus libre et plus intime, Armand Carrel, jusqu'alors aimable et communicatif, devint tout à coup soucieux. Son front se rembrunit et son esprit parut en proie à quelque amère pensée. Etonnés du silence qu'il gardait, nous lui demandâmes la cause de sa tristesse soudaine, et, après quelque hésitation, il nous raconta une vision qu'il avait eue la nuit précédente et qui l'avait fortement impressionné!

« Il travaillait à cette époque à une histoire de l'Empire. Pour être plus tôt à l'œuvre, il avait fait transporter un lit dans son cabinet, et aussitôt que les premières clartés de l'aube l'avaient éveillé, il prenait la plume. La veille du jour où il nous fit ce récit, il s'était endormi comme à l'ordinaire. Au milieu de la nuit il se réveille sans cause appréciable et son premier regard le glace d'effroi. Une ombre se dressait devant lui, c'était une femme en longs habits de deuil, gémissante, éplorée. Carrel reconnaît avec une indicible terreur sa mère qui habitait Rouen. Haletant, la sueur au front, il s'écrie : « C'est vous, ma mère?

Mais de qui portez-vous le deuil? Est-ce que mon père serait mort? » Une voix lui répond : « C'est de vous, mon fils, que je porte le deuil, » et l'ombre disparaît. Carrel, épouvanté, se lève, court à la chambre de sa femme. Il trouva Mme Carrel tremblante et toute en larmes. Elle venait d'avoir exactement la même vision.

« Tel fut le récit que nous fit Armand Carrel. Je n'avais pas lu les journaux ce jour-là, et je ne pouvais prévoir l'aventure misérable où l'illustre publiciste allait trouver la mort. Le lendemain, il se battit, et cinq jours après il n'était plus : la prédiction de l'ombre s'était accomplie. »

Cette anecdote, racontée par Jules Favre, impressionna diversement les stagiaires qui l'entendirent. Un de ceux-ci la trouva assez curieuse pour vouloir en garder le souvenir et la transcrivit fidèlement. Jules Favre n'avait pas hésité à la reproduire très-sérieusement devant une centaine de stagiaires dont plusieurs occupent aujourd'hui les plus hauts postes de l'Etat et pourraient attester l'exactitude de cette relation.

Lettre de M. le professeur Jacobs.

MESSIEURS. — D'après quelques appréciations qui m'ont été rapportées, relativement aux Tours de Prestidigitation que j'ai eu l'honneur d'exécuter devant vous le 31 mars dernier à l'Hôtel Cochet, et mardi dernier, au siége de la société, je me crois obligé de donner quelques éclaircissements.

— Ma présence parmi vous, dans ces deux occasions, avait une double raison d'être : La première, c'est que depuis fort longtemps, j'appartiens à la doctrine spirite, et, pour être convaincu, je n'ai pas eu besoin de mettre le doigt sur la plaie, comme saint Thomas ; je n'avais jamais vu se mouvoir une planchette ni un guéridon ; je ne savais pas ce que c'était qu'un médium ! — On m'a expliqué verbalement la pluralité des existences de l'être et cette vérité fondamentale du spiritisme a suffi pour me convaincre. — Je vous suis un frère en croyance.

— La seconde raison pour laquelle je me suis gracieusement donné en spectacle est celle-ci :

— La multiplicité et la diversité des phénomènes obtenus tant à l'étranger qu'en France ont donné lieu à bien des objections.

— Dans le camp opposé on ne ménage vis-à-vis de nous, ni les qualificatifs peu flatteurs, ni les sarcasmes, vous le savez; — les manifestations les plus indéniables sont impuissantes à convaincre les sceptiques.

— A celà il peut y avoir plusieurs raisons :

— Ou les temps ne sont pas venus.

— Ou les expériences laissent à désirer dans leurs présentations.

— Où, elles sont susceptibles d'imitation.

— Ou, enfin, et ce cas est nombreux, beaucoup se disent incrédules quoique croyants au fond, parce qu'ils n'osent, ou ne peuvent s'avouer spirites.

— On a traité les fréres Davenport d'imposteurs.

— Robin, dans sa salle du boulevard du Temple, les a dénigrés en imitant grossièrement leurs expériences, et le public douteur, ne pouvant établir de comparaison se retirait convaincu que les deux frères n'étaient que d'habiles prestidigitateurs. — Le public l'a dit, et nous devons un peu compter avec lui, — N'en a-t-on pas dit autant de Home ? ne pourra-t-on pas formuler les mêmes doutes vis-à-vis des médiums qui pourraient venir parmi nous? — Vous voyez bien que, quand même, dans l'opinion pupublique, le qualificatif de prestidigitateur se trouve *trop souvent* confondu avec celui de médium — malgré *Crookes*, malgré *Slade!* — Et bien, vous allez me dire, s'il ne serait pas utile que la société scientifique d'étude psychologiques ait dans son sein un homme, spirite fervent et éclairé, qui puisse servir de PIERRE DE TOUCHE, si je puis m'exprimer ainsi, aux opinions diversement émises... — Connaissant toutes les ficelles de la prestidigitation, ne pourrai-je pas, et cela devant tous, démêler le *vrai du faux?* affirmer telle chose? rejeter telle autre? — Oui, je puis par mon art, imiter une quantité de phénomènes inhérents au magnétisme, ou au spiritisme : Transmission occulte de la pensée, — insensibilité physique, — suspension des corps dans l'espace, — reproductions, ou apparitions spontanées d'écritures, etc., etc., mais, je le répète, toutes ces expériences ne sont que des tours habilement faits, et qui n'ont rien de commun avec le spiritisme.

— Je ne suis pas médium à manifestations,

— Si vous jugez que l'idée que je viens d'émettre puisse être utile à la doctrine, je me mets entièrement à votre disposition.

— M. de Mirville, avant de publier son ouvrage ; « Des esprits, et de leurs manifestations fluidiques, » n'a pas dédaigné de s'ap-

puyer sur une affirmation écrite de Robert Houdin qui, à cette époque, faisait de la double vue avec son fils. — L'avocat qui veut gagner une cause ne rejette aucun détail. — Quoique la cause du spiritisme soit gagnée d'avance, malgré ses nombreux détracteurs, il est de notre devoir de répandre la lumière. — Nous avons pour nous la vérité basée sur la science et la raison ; nous pouvons, nous devons parler haut! les quolibets ne nous atteignent pas. —Nous sommes des apôtres intègres et tous les moyens honnêtes peuvent, et doivent être mis en jeu pour dessiller la vue à ces pauvres aveugle qui ne voient rien en deçà des langes! rien au-delà du linceul!...

27 avril 1880, JACOBS.

Le Spiritisme, appartient-il à Loyola?

Le 17 avril 1880, a eu lieu, salle de la Réunion, 8, rue de Lévis (Batignolles), une conférence sur la libre-pensée, par M. Alfred Fouchet, professeur ès-sciences, de physique et de chimie, sous la présidence de M. de Hérédia, conseiller municipal, assisté de MM. de Lanessan, conseiller municipal, Tony Révillon, Léo Taxil, etc. Sujet de la conférence; Comment se forment les mondes? Dieu et le miracle de la création, ou les six jours de la bible. — Des expériences de physique et de chimie devaient prouver qu'il n'y a pas de miracles.

La Lyre, de Montmartre (choral) et l'Harmonie, des Ternes (musique), sont venus donner leur concours; en somme, belle soirée, beaucoup de monde, 2,500 personnes environ.

La première partie de la conférence a roulé, sur la manière dont se forment les mondes; à l'aide de ses appareils, M. Fouchet a démontré la puissance de la matière ajoutant qu'il n'y avait rien là que l'homme ne puisse apprécier, que, dans l'infini, les choses avaient toujours existé; le soleil, la terre, la lune, les planètes, etc., tout ce qui est hors de l'observation, s'était seulement déplacé, transformé. La terre n'avait pas toujours existé, son refroidissement fut long : au moins 500 millions d'années. Tout disparaît, se transforme, et renaît, après avoir existé à l'état naturel, a-t-il dit, en se transformant de soi-même, naturellement, par un travail chimique, qu'il a essayé de démontrer ; en conséquence, il n'y a pas de Dieu, et si grand fût-il, il n'eût pu faire toutes ces grandes

choses, et d'ailleurs ! dans quel coin de cet infini, s'est-il écrié, *ce bonhomme* est-il placé ?

Dans la seconde partie, il a démontré, secondé par des appareils de physique et de chimie, que les six jours de la création, la bible, le nouveau testament, Jésus, les miracles n'étaient que mensonges ; que les jésuites étaient la secte la plus habile, la plus audacieuse à entretenir ces erreurs dans l'esprit, et que par la femme ils savaient se rendre les maîtres d'une génération ; il faut, dit l'orateur, que chaque mère de famille prenne l'engagement formel de ne plus envoyer ses enfants chez eux, aussi bien à l'école qu'à l'église, et renoncer à leurs pratiques plus dangereuses que le feu pour l'avenir de la génération ; elles doivent adopter à l'aide d'une instruction saine, que seule peut donner la république, d'autres pratiques qui mettront l'homme en possession de lui-même, en possession de la vérité, le rendront — *conscient des choses ;* il a insisté sur le mot — ajoutant qu'avec une plus grande somme de bien-être moral et matériel, la liberté, l'égalité, la fraternité, ne seraient plus de vains mots, puisqu'il y aurait au moins l'égalité, pour les hommes, et la fin de la guerre. Des applaudissements frénétiques, accueillirent les paroles de l'orateur qui emploie la forme humoristique et sait continuellement faire rire l'auditoire. En général, bonnes démonstrations ; seule, la question de Dieu a été indécise pour bien des personnes, les explications n'ayant été ni logiques ni rationnelles.

Cette conférence semble n'avoir été faite qu'au point de vue suivant : Après avoir frappé sur les jésuites, été applaudi frénétiquement, le conférencier, maître de son auditoire, s'écria : « Ces gens-là ne disparaissent pas ! ils reparaissent sous une autre forme... il y a des jésuites d'une nouvelle espèce, plus dangereux que les autres, entendez-vous, plus dangereux que les autres... ce sont les *spi... ri... tes,* et, pour vous prouver que le spiritisme n'est que mensonge, voici un appareil de chimie sur lequel sont placés à distance l'un de l'autre, deux petits drapeaux, que vous allez voir succesivement se rapprocher, et s'éloigner. » Ce qui eut lieu. « Vous le voyez, je fais du spiritisme et il n'y a pas de spiritisme, mais bien des charlatans, ce que je vous démontre ; la nature seule agit et fonctionne. » Il chercha à écraser les spirites et le spiritisme, mais n'expliqua rien du tout. « Frappez d'estoc et de taille sur ces gens-là ! s'écriait-il, ce sont des jésuites aussi dangereux, plus dange-

reux que les autres, je vous l'affirme ; un savant, l'a dit, — on n'a jamais fait tourner une table devant une académie, et ce savant, c'est M. Littré. »

Ce coup de grosse caisse a raté et les applaudissements, si nourris dès le début, ne se renouvelèrent pas, sauf dans le groupe d'amis du conférencier, placés derrière la tribune.

Pour les spirites, qui assistaient à cette conférence, le conférencier n'avait visé qu'à donner la contre-partie des expériences de M. Crookes, se jugeant de taille à le faire.

J'attendis que les auditeurs eussent quitté la tribune où le conférencier qui avait tous ses appareils à serrer, était resté isolé. — « Pardon, Monsieur, lui dis-je, j'ai écouté avec beaucoup d'attention votre intéressante conférence, mais comme vous avez réservé la question du spiritisme pour la dernière partie ; j'ai fait cette remarque, que, lorsque vous l'avez attaqué, les applaudissements ont été faibles et ne sont partis que du petit groupe placé derrière la tribune. » — « Cela m'est égal. » « C'est possible, Monsieur, mais vous avez aussi bien préparé vos attaques contre le spiritisme que contre les Jésuites et ce semble vous auriez dû obtenir un succès encore plus grand dans la deuxième partie de votre conférence. Je tenais à vous le faire constater et vous prouver que tous vos auditeurs n'étaient pas de votre avis. Des hommes, qui, comme vous, s'occupent de science (et ce sont les princes de la science), ont obtenu des résultats contraires aux vôtres ; je cite M. W. Crookes, celui qui, dernièrement, a été acclamé « pour ses expériences sur la matière radiante à l'école de médecine et à l'observatoire. » — « Je l'ignore et ne m'en rapporte qu'à moi. » — « Il est étonnant, Monsieur, que vous n'en ayez pas entendu parler ; tous les critiques scientifiques de la presse en ayant largement causé, et des hommes tels que MM. Wurtz, Flammarion, Edmond Perrier, etc., et des publicistes tels que M. Victor Meunier, dans le *Rappel*, en ayant donné de longs, comptes-rendus. » — « Si Victor Meunier est fou, je n'en suis pas la cause ; et, d'ailleurs, c'est un jésuite comme les autres ! ! ! Il est trop tard, pour que je puisse m'entretenir avec vous sur ce sujet ; faites-moi le plaisir de venir me trouver chez moi, 22, rue de Boulainvilliers, à Passy, et je vous prouverai que le spiritisme n'existe pas. » — « Merci, Monsieur, moi ou d'autres, profiterons de cette invitation ! ! »

Voilà, Monsieur Leymarie, ce qu'un homme peu lettré, a

osé faire en entendant un soi-disant savant parler contre une philosophie qui entre dans mes vues, qui m'est entièrement acquise, en ce qui concerne la survivance de notre esprit. J'avais dit à M. et à Mme Rosen, lors de ma première visite : Si le spiritisme révèle une vérité, j'en deviendrai le fervent adepte. » Je tiens parole, car il en est de cette vérité comme de toutes les autres, je désire ardemment et dans la mesure de mes forces, aider à la faire prévaloir sur l'erreur, cause de tous les maux dont nous souffrons ; c'est ce que devraient faire les cœurs généreux, à l'inverse des égoïstes, que seule, l'erreur fait vivre dans l'opulence et l'indifférence.

A mon avis, le conférencier n'a eu que des applaudissements faibles au sujet du spiritisme, pour avoir traité un sujet qui était au-dessus de sa taille, tout savant qu'il se dit être, et pour n'avoir pas expliqué le phénomène des petits drapeaux, comme il l'avait promis ; cela prouve aussi que si le grand public était hostile aux jésuites, une grande partie de ce même public n'est pas matérialiste, et s'il ne croit pas au spiritisme c'est qu'il ne sait pas ce que c'est. Comme l'on ne peut dire aucun mal des spirites ; et que l'on ne peut en dire qu'à l'aide de la calomnie, les auditeurs ont considéré les allusions de M. Fouchet comme une agression de parti-pris, à laquelle il n'avait rien à faire ; un spirite convaincu, éclairé, érudit et républicain, qui eût pu répondre pendant quinze minutes à M. Fouchet, eut obtenu un succès remarquable et mis tous les rieurs de son côté.

La physionomie de cette séance ; la manière dont le public a accueilli la fin de cette conférence, qu'il applaudissait si bien avant, doit engager les pionniers du spiritisme à se lancer dans l'arène et faire la contre-partie de cette conférence dans la même salle.

La composition du dix-septième arrondissement s'y prête très-bien ; il est habité par la petite bourgeoisie et je n'ai pas besoin de vous faire remarquer, Messieurs, qui marchez à la tête du mouvement spirite que la génération actuelle a soif de vérité et que si elle se retourne à l'heure actuelle avec tant d'énergie contre les hommes qui entravent la marche en avant, c'est qu'elle est énervée par les opportunistes qui essayent de retarder son élan vers l'avenir entrevu. Oui, l'homme, dès qu'il est un peu instruit, (cela est dans sa nature) veut se mettre en possession de la vérité ; bien insensé est celui qui ne le sait voir, et dans cette voie, rien ne l'arrêtera.

Essayez de ce moyen, Messieurs, et vous serez bien accueilli; toutes conférences, publiques ou privées, avec ou sans expériences à l'appui, me semblent le moyen rationnel pour mieux faire connaitre la vérité que préconise le spiritisme; celle de la *solidarité*, de la *fraternité*, et surtout, de la *responsabilité.*

Souty, *49, rue de Léris (Batignolles-Paris.)*

Le groupe spirite : La Vérité de Toluca :

Nous communique les idées que l'appel suivant renferme et qui peut en faire naître d'autres chez nos amis.

République mexicaine.

Chers frères en croyance,

Depuis que la connaissance des vrais principes du spiritisme a ouvert notre âme à la vérité, nous nous sommes dévoués à en soutenir et à en propager la doctrine, convaincus que telle est la mission du vrai spirite. Faibles cependant devant les sérieuses difficultés de l'entreprise, petits devant le nombre croissant d'adversaires qui nous combattaient, plus d'une fois nous avons senti chanceler nos forces, vaciller notre courage, et malgré la foi et l'enthousiasme dont nous nous sentons pénétrés, nous aurions déjà succombé, si nous ne nous étions souvenus que sur toute la surface du globe il y a des frères qui, réunis en groupes plus ou moins nombreux, travaillent comme nous à assurer à l'humanité sa destinée future. Alors nous avons cru de notre devoir de nous adresser à eux pour solliciter leur appui et leur coopération à une œuvre aussi grandiose.

Jusqu'à présent il n'a existé entre les divers cercles spirites d'autres relations que l'échange courtois de publications; nous pensons maintenant que de la nature même de nos principes se dégage la nécessité d'établir entre nous des relations plus intimes et plus étroites. Nos études, nos opinions, l'organisation de nos sociétés, les manifestations qui y sont obtenues, tout réclame de nous une union sans laquelle nos travaux seront moins importants, nos efforts plus affaiblis, tandis que dans un même degré nous verrons croître les difficultés qui feront faire au spiritisme un progrès moins rapide. Combien de fois, par manque de secours opportuns, de sages conseils, d'exemples dignes d'être imités, l'erreur n'a-t-elle pas usurpé la place de la vérité, surpris la bonne foi d'adeptes sincères en éteignant leur ardeur et leur croyance.

Eviter ces maux, ce triomphe apparent de nos adversaires de mauvaise foi, se peut, en appelant tous nos frères à une union indissoluble, conséquence de la solidarité spirite.

Nous avons toujours cette conviction que les groupes fondés dans toutes les parties du monde, sont les anneaux de la chaîne qui unit la terre à l'immortalité; nous tendons à la même fin, si la même lumière nous éclaire, si le même désir nous pénètre, pourquoi vivre indépendants les uns des autres? Pourquoi ne pas avoir les mêmes travaux, ne pas former

un seul corps solide et compacte, fort par l'union, imposant par le désintéressement de ses vues, invincible par les vérités démontrées.

Répondez à notre invitation, en nous tendant mutuellement la main, avec volonté, avec le même amour dont un jour nos esprits s'aimeront dans l'espace sans horizon de la vie sans fin.

Comment doit s'accomplir cette union? Sur quelles bases doivent s'établir nos relations? Nous n'osons l'indiquer, préférant abandonner ce projet aux F. E. C. qui, adoptant notre idée, nous répondront d'une manière satisfaisante.

Directeurs de publications spirites, insérez cette lettre dans les colonnes de vos journaux; nous en envoyons aux chefs de groupes, pour savoir, l'opinion du plus grand nombre, les priant d'envoyer leurs réponses à l'administration de *la Razon*, calle Constitucion, nº 2

Toluca, février 1880. Jesus C. Baez, Président du groupe *la Vérité*.

. . .

Le Spiritisme à New-York

Cher Monsieur Leymarie,

New-York, 20 avril 1880. — Nous avons reçu avec plaisir, nous pourrions dire avec bonhenr, votre lettre du 16 mars; son contenu est fortifiant, plein de pensées sérieuses qui nous raffermissent dans une croyance qui ne nous oblige pas à pratiquer ostensiblement; les bonnes espérances contenues dans l'enseignement spirite nous donnent la patience de supporter les fatigues de cette vie, et celles qui viennent de notre propre esprit.

C'est là un grand bienfait, croyons-nous; quand on a vécu jusqu'à l'âge de vingt, vingt-cinq et quarante ans, et que chaque jour l'on a vu diminuer de plus en plus ses croyances religieuses, exactement comme un bâtiment qui se désempare petit à petit, on est bien soulagé d'être recueilli par une autre croyance, qui, malgré les tempêtes, vous permet d'attendre en paix le but du voyage terrestre.

Tel est l'effet de vos sages conseils et surtout, de la lecture des œuvres d'Allan Kardec, de Flammarion, de Marchal et autres, qui nous démontrent avec logique et évidence la beauté et la mission consolante du spiritisme: nous (les familles Penable et Gutton), vous souhaitons à tous bon courage et réussite complète dans la continuation de ces œuvres sérieuses, nécessaires à notre humanité.

Nous avons lu avec plaisir, vos appréciations si sensées sur les journaux spiritualistes américains, nous les trouvons bonnes.

Ce matérialisme dans ce spiritualisme nous répugne, et ces réclames à prix fixe ne sont point bonnes pour nous inspirer une grande confiance.

Nous n'avons pas l'avantage de connaître personnellement M. Kiddle, mais tous les journaux américains ont parlé de cet homme qui, pour professer hautement ses croyances spirites, n'a pas craint, devant les attaques insensées dont il était l'objet, de donner sa démission; jugez si, un homme qui abandonne sciemment sa haute position officielle pour défendre ce qu'il croit être juste, a dû inspirer de savantes dissertations sur sa folie!!! Heureusement, des fous pareils se multiplieront pour infuser l'esprit de rénovation morale nouvelle dans ce monde encore si intolérant et si arriéré.

Vous pouvez correspondre avec cet homme supérieur dont voici l'adresse: H. Kiddle, 789, Levinton avenue N. Y. New-York (États-Unis), nous ne doutons pas, qu'avec joie, il entre en relation directe avec vous.

Nous continuerons à vous envoyer les journaux qui peuvent vous intéresser, et s'il y a des articles anglais nécessaires à la revue, nous vous les traduirons en les condensant; ce sera un vrai bonheur pour nous, de nous intéresser, quoique Américains, au progrès de la cause en Europe, et ce sera une marque de notre vive sympathie pour vous et nos frères en croyance.

Dans l'attente de vous lire, nous nous unissons pour vous serrer la main. J. B. Guttin, à New-York.

Anniversaire d'Allan Kardec

Le 29 mars les spirites du groupe spirite nantais, et ceux des environs de Nantes, se sont réunis chez un de leurs frères qui s'est fait un plaisir de leur offrir l'hospitalité.

Le but de la réunion était de fêter, sinon pompeusement, du moins avec une religieuse et sympathique solennité, le départ de notre vénéré maître Allan Kardec.

M. Croze, fondateur du groupe d'Indret, et M. Houat, du Pellerin, représentaient leur groupe: M. Mendy, connu depuis longtemps des spirites nantais, nous a causé par sa présence un vif plaisir; il nous a présenté l'un de ses amis, déjà fervent

adepte de notre cause, qui a dû emporter un bon souvenir de cette réunion aussi familiale que fraternelle. La musique était pour une bonne part dans notre programme, les spirites nantais aiment la musique, toutes les âmes véritablement religieuses l'aiment. Rien ne dégage l'esprit humain comme la bonne harmonie et les beaux chants.

Le poëte spiritualiste, Lamartine, a écrit avec raison : « Si je « devais renaître sur la terre, je demanderais à renaître avec le « génie de Mozart ou de Rossini ; et avec la voix de Malibran, « préférant leurs notes aux plus beaux vers, et la langue de « l'infini à la langue des morts. Les hommes parlent, les anges « chantent. »

Les spirites nantais aiment à la fois et la musique et la poésie. Les chœurs, dirigés par M. P. H., ont mérité une véritable ovation, tellement leur exécution a été faite avec ensemble; l'accompagnateur avait un art tout particulier. Un duo chanté par Mlles Emilie et Marie H. a été très-applaudi, les charmantes et jeunes adeptes ont bien rempli leur rôle d'anges, comme le dit Lamartine. M. Gaboriau nous a chanté avec une voix sonore et pénétrante : « Les plaintes de Saül. »

Le côté littéraire n'est pas moins remarquable ; cinq discours ont été prononcés. M. Lessart dont il ne faudrait pas passer sous silence le zèle infatigable (c'est lui qui a organisé toute notre petite fête), a parlé et a été fort goûté ; « O Bretagne ? a-t-il dit « en terminant, nous t'aimons ; tu as conservé dans ton sein les « souvenirs des nobles âmes, réveilles-toi !... généreux esprits, « sortez de vos dolmens, sortez de vos grandes forêts, venez « donner vos enseignements divins dans nos réunions ! Allez « dans les vieilles familles bretonnes raviver la foi endormie ! « Réincarnez-vous pour préparer la génération nouvelle ! »

Le discours de M. F. K. Gaboriau, jeune étudiant, ainsi que sa poésie, ont été soulignés par de fréquents et énergiques applaudissements. N'oublions pas le vénérable M. Croze qui a dit de bonnes paroles dont chacun de nous se souviendra, on sentait qu'elles partaient d'un cœur droit et intègre ; aussi avons-nous été émotionnés, et par lui et par les quelques mots que nous a adressés M. Mendy.

Pour clore notre réunion, M. Andrieux, ancien membre de la Société de Toulouse, nous a fait une allocution inspirée ; avec sa voix méridionale, qui donnait encore plus de pénétration à ses paroles, il nous a fait voir combien notre doctrine pouvait avoir

de salutaires effets. Merci à M. Andrieux, nous nous souviendrons des conseils donnés par un cœur comme le sien.

Pendant notre séance, nous avons reçu de Brest, une dépêche ainsi conçue : « Frères. Les spirites Brestois se joignent à votre fête. Dieu vous soit en aide » . Jugez de notre enthousiasme et de nos applaudissements.

Tel est le résumé, bien imparfaitement fait, de notre séance musicale et littéraire. Espérons que, avant peu, Nantes occupera une digne place dans la phalange spirite.

Le clergé qui nous redoute et nous observe!!! tâche d'étouffer le spiritisme et néanmoins, il faudra qu'il apparaisse dans tout son éclat. Alors : « O vérité, la Bretagne t'appartiendra; comme le disait M. Lessard, l'Armorique a eu dans les temps anciens des idées spirites, semées çà et là sur son sol. Ayons donc la force de remuer la terre pour ramener les grains à la surface, afin que le soleil les fasse germer. »

La quête faite pendant la séance, au profit de l'œuvre spirite dont Mlle Marie H. a si chaleureusement parlé, a produit 25 francs. Au nom du groupe :EMILIE SALOMÉ.

Le même anniversaire a réuni les membres de la Sociédad espiritista espanola, à Madrid ; ceux du groupe la Paz, à Barcelone, ceux de Buenos-Ayres, etc. A Madrid M. Amalia Domingo y Soler a lu La Luz, composition poétique très-élevée, et M. Huelves y Temprado, dans quelques vers élégants, a rendu hommage au maître; le journal El Criterio Espiritista les a insérés, avec une communication du médium D. Salvator Hernandez, une seconde du médium R. B. obtenue à la Société Dios y Caridado, de Cadix, et un sonnet charmant de M. Juan Marin Contreras, le digne et aimable président de la Société Dios y Caridado. Le même journal donne une dictée médianimique obtenue au groupe Familiar de Cordoba, à Cordoue, le 31 mars, avec le discours de M. D. A. Gracia Lopez, président de la Société espiritista de Madrid.

A Barcelone, la Revista de Estudios psicologicos de M. José de Fernandez, donne pour l'anniversaire, un long discours de M. G. P., les paroles de M. Navarro Murillo ; des vers de MM. Garcia Lopez, une allocution de Mme Matilde Fernandez ; des vers de MM. Candida Sauz, T. C. y. T., une communication du médium Pujol de Tarragone. Il y a eu, partout, en Espagne, souvenirs affectueux adressés au philosophe aimé des spirites.

Nous avons prêté nos revues de Buenos-Ayres, où, se trouvait

le compte-rendu de la fête anniversaire; nous regrettons de ne pouvoir citer exactement le nom de nos amis, mais partout où il y a des spirites, la fête anniversaire a pris le caractère le plus fraternel, le plus sympathique. Merci à nos F. E. C. de notre monde terrestre.

Faits de Spiritualisation (Suite)

ÉTUDES D'OBSERVATION SPIRITE. — LES AMES SŒURS (SUITE)

Le 14 janvier dernier, pendant une séance de Mme Hugo d'Alési, se présenta un Esprit qui, autant que je m'en souviens, ne s'était pas encore manifesté par l'incarnation, mais qui était loin d'être un étranger pour le médium. L'Esprit Mélina Mendès (ou Mellina Mendès, c'est ainsi qu'elle signe), est le premier Esprit qui se soit communiqué à Mme d'Alési, dans l'intimité, par l'écriture, (on sait que Mme d'Alési est un excellent médium mécanique, à l'état de veille).

— « Je viens, nous dit ce soir-là Mellina Mendès, pour vous parler un peu de la question des âmes sœurs qui intéresse fortement quelqu'un d'entre vous et qui m'intéresse beaucoup moi-même. Pour moi, j'ai désespéré de trouver l'âme sœur de mon âme, jusqu'à ce qu'un Esprit m'ait consolé en m'expliquant certaines choses. Ma dernière existence n'a pas été exempte de reproches, je n'ai pas aimé, et j'ai été adorée; j'ai fait souffrir beaucoup de monde, je suis prête à expier avec résignation; je souffrirai, mais l'espoir me soutiendra. S'il est vrai que deux âmes naissent dès le principe unies l'une à l'autre, comme deux oiseaux du même nid, et deviennent les âmes sœurs plus tard en se réincarnant progresssivement ensemble, qu'est devenue mon âme sœur à moi qui ne me souviens pas d'avoir aimé, à moi qui dans l'espace et sur terre, ne la vois nulle part? Il faut donc que, si cette union des âmes dès le principe des choses est la règle, il y ait des exceptions à cette règle et que j'en sois une!... Voilà ce que je me disais. Un Esprit plus avancé m'a donné quelque espoir en m'expliquant certaines choses. Les deux oiseaux (pour me servir de la même figure) étant deux êtres de la même race et nés le même jour, il est assez probable que la durée de leur vie doit être à peu près égale et qu'ils se retrouvent à peu près au même temps dans l'espace; au principe, il n'y a qu'instinct, par l'instinct ils se rapprochent, ils marchent ensemble, ils se réin-

carnent ensemble. On peut voir ce fait : deux chiens de race différente s'aiment, l'un meurt, l'autre meurt de chagrin. Mais lorsqu'on arrive au degré le plus rapproché de l'homme, il y a déjà plus d'intelligence que d'instinct, et il peut arriver que quelque chose sépare ces deux âmes liées par l'amour. Cela arrive souvent pour le chien, parce qu'il s'attache surtout à son maître. Autre chose : parfois un homme et un chien s'aiment d'une amitié très-grande ; le chien devient homme, s'élève, et ils peuvent se retrouver âmes sœurs, car ils ne sortent pas toujours ensemble de l'animalité. Bien des causes compliquent la question : ce qui fait progresser, c'est l'amour, l'affection, la tendresse, le dévouement ; eh bien, jusqu'aux animaux supérieurs la femelle tend à être plus avancée, à cause de la maternité qui est un dévouement. Arrivé aux animaux supérieurs, le mâle, plus détaché de ses petits, se dévoue à son maître, il devient alors plus avancé. Voilà encore l'anneau brisé. Poursuivons : un homme et une femme se rencontrent et s'aiment, ce n'est pas à la première incarnation qu'ils seront sûrs d'être les âmes sœurs ; mais il faut la mort, une nouvelle vie, et de nouvelles vies encore, pour qu'ils deviennent unis d'un amour absolu. On a vu des Esprits très-avancés qui n'avaient jamais rencontré leur âme sœur. Tantôt l'orgueil, tantôt le fanatisme, de mauvaises passions séparent brusquement les deux âmes. Si l'une d'elles se dégrade par le crime, il peut se faire qu'elle n'avance plus assez vite pour regagner le temps perdu, du moins pendant longtemps. Il y a dans cette question bien des mystères à pénétrer. Moi j'espère beaucoup, j'espère souffrir énormément par l'amour dans ma prochaine existence. Je crois que je suis prête, car je veux beaucoup d'épreuves, j'ai beaucoup à gagner ; je me repens de ma froideur, de mon indifférence ; j'ai soif d'aimer, parce que j'ai honte de n'avoir jamais aimé. Je verserai autant de larmes que j'en ai fait verser ; mais je suis rassurée parce que je trouverai mon âme sœur, parce que je comprends que je ne suis pas une exception, mais seulement un être en retard. Peut-être, dans mon incarnation prochaine, l'homme qui me fera le plus souffrir sera celui-là, afin que cette épreuve me serve de châtiment, me fasse avancer et me rapproche de lui. Ah ! c'est une pénible chose que de se réincarner ! Vous priez pour les morts : priez pour ceux qui vont naître ! Priez pour ceux qui vont combattre plutôt que pour ceux qui sont délivrés ! »

J'ai reconstitué cette manifestation d'après des notes un peu

incomplètes; aussi ai-je voulu avant de la publier consulter l'Esprit Mellina Mendès. Vers la fin de ces notes j'avais trouvé une phrase qui m'effarouchait; comme elle était mal lisible, je n'en étais pas sûr et je l'avais réservée; c'est celle-ci : « Peut-être choisira-t-il cette épreuve pour me servir de châtiment. » Je désirais donc savoir de Mellina Mendès si l'ensemble du texte était conforme à sa manière de voir et de sentir, si cette phrase était bien l'expression de sa pensée, enfin si elle n'avait pas quelque développement à ajouter. Mme d'Alési eut la bonté, d'après mon désir, d'évoquer cet Esprit; voici la réponse que j'obtins le 8 mai par son intermédiaire (écriture mécanique) :

« Tu as très-bien reproduit mes paroles; ce que tu as changé est si peu de chose que cela ne vaut pas la peine d'en parler. J'ai dit que celui qui me fera le plus souffrir dans ma prochaine incarnation sera peut-être mon âme sœur; oui, j'en ai de plus en plus la conviction; car, vois-tu, j'ai appris beaucoup sur le mystère des unions éternelles; cette question me passionne. J'ai soif d'aimer et d'être aimée, je pleure ma vie passée si sottement gaspillée. Je n'étais pas belle, mais je plaisais, et précisément parce que je savais que je n'étais pas belle, j'étais fière de plaire; j'avais ce qu'on appelle du charme, et je m'enorgueillissais de captiver par ce charme tous ceux sur lesquels j'abaissais mon regard; j'étais fière de l'emporter sur les plus belles et de faire le vide autour d'elles quand je daignais sourire. Cette coquetterie infernale m'a perdue. Je n'aimais rien et personne, et je disais à ceux qui m'imploraient : « Que voulez-vous? je ne puis aimer tous ceux qui m'aiment, et je n'aime personne pour ne pas faire de jaloux. » Cependant, où j'ai été criminelle, c'est quand poussée par un caprice sensuel je disais à l'élu d'un jour que je l'aimais et que je l'aimerais toujours. J'étais coupable, car je mentais avec connaissance de cause, mais je voulais me mentir à moi-même, me griser de mes paroles, pour mieux savourer la volupté de mes sens. Oh! je sais maintenant que j'ai déjà aimé, dans une incarnation antérieure; j'avais (du moins on me le dit) une âme sœur ou du moins une âme vers laquelle j'étais attirée de l'attraction qui fait l'union. Peut-être, étant petits oiseaux, nous avons dormi tous deux sur le duvet du même nid; puis nous nous serons réunis, puis séparés, puis réunis encore, et ma vanité, ma coquetterie a mis un abîme entre nous, et lui, lui, m'a aimée sans doute, peut-être a-t-il été mon amant? peut-être dans l'ivresse d'un caprice n'ai-je pas reconnu l'amour divin? qui sait?

je crois que cela doit être ainsi ; peut-être l'ai-je serré dans mes bras, celui que je veux reconquérir, peut-être nos lèvres se sont-elles unies et je n'ai pas compris ! Comme il a dû souffrir ! et comme ce sera justice que je souffre par lui ! Et cela doit être, oui, cela sera, car j'ai péché par le manque d'amour et je dois souffrir par l'amour. Or celui qui me fera le plus souffrir sera certainement celui que j'aimerai le plus, ou mieux celui que j'aimerai seul. Donc il faut que ce soit lui : il ne me reconnaîtra pas, je l'adorerai ; il me repoussera, je le suivrai partout et je pleurerai des larmes de sang. Oui, oui, il faut qu'il en soit ainsi et je le veux, car il me sera doux de souffrir par amour, et la récompense sera plus grande, l'ivresse plus complète, quand, après la mort, celui qui m'aura déchirée m'ouvrira les bras. Peut-être renaîtrai-je si laide que sa chair se révoltera à mon aspect, — peut-être dans une condition si infime qu'il rougira de mon amour ; j'aimerais mieux cela, car il me serait odieux de n'avoir aucun charme, et puis, si je ne suis pas trop disgraciée, j'aurai plus de mérite à aimer celui qui me repoussera, puisque j'aurai à repousser toute séduction ; je crois, du reste, qu'ayant à me corriger de ma coquetterie passée, il vaudrait mieux que j'aie à lutter encore. Enfin, enfin j'aimerai, tout est là. Je brûle de souffrir, j'aspire aux douleurs de la vie pour savourer les délices que me promet une nouvelle mort. Peut-être celui qui m'aime (car il en est un, on me l'a dit), voudra-t-il lui-même renaître oublieux de son amour pour me torturer et me forcer à le mériter. S'il en est ainsi, je le bénis de son courage et je fais le ferme propos d'être forte, aimante et fidèle. Mais je m'écarte du sujet ; si tu as une question à me poser, fais vite, il est tard.

« Mellina Mendès. »

Il était tard, en effet, le médium était fatigué, car, ainsi qu'il arrive presque toujours avec Mme d'Alési, plusieurs autres Esprits s'étaient communiqués avant l'Esprit demandé ; c'est là une tactique familière à ces chers amis de l'espace qui désirent profiter de l'occasion offerte ; il était tard, je ne voulais pas engager Mellina Mendès dans une longue dissertation, mais j'exprimai les objections qui se présentaient à ma pensée relativement à ses paroles. Les Esprits, du haut des régions extra-terrestres, envisagent parfois les choses de l'incarnation avec une largeur de vue qui paraît de la témérité aux incarnés ; et les incarnés sont peut-être mieux que les Esprits en situation

de juger les choses de l'incarnation, car ceux qui sont dans l'exécution de l'épreuve connaissent mieux les difficultés que ceux qui voient encore l'épreuve à l'état de simple conception. Et puis ces mots: « Je brûle de souffrir! » sont effrayants, ils font songer à ce vers de Musset où il est dit que

... c'est tenter Dieu que d'aimer la douleur.

La douleur est chose sacrée dont il faut être économe. Lorsqu'on accepte de souffrir beaucoup, il faut que cette souffrance soit autre chose que la satisfaction du besoin de souffrir, autre chose que l'agent d'un progrès personnel. Si la souffrance se présente comme un effort indispensable à l'avancement d'un ou de plusieurs de nos frères, elle s'appelle le sacrifice et elle est plus que légitime; mais si la souffrance est prodiguée sans mesure, sans préoccupation grande de ce qu'on pourrait faire de bien général avec une telle somme d'efforts, elle devient discutable. Tout se tient dans l'Humanité, toute douleur individuelle réagit sur l'être collectif; il faut donc faire produire à la douleur tout le rendement dont elle est capable et ne pas semer en prodigue ce qui coûte si cher. Il me semble que la formule de notre avancement commun devrait être: le plus de progrès possible avec le moins de souffrance possible. Je pensais donc qu'étant donnée la somme de douleur que Mellina Mendès veut dépenser pour son avancement, elle pourrait, avec un peu moins d'exaltation et un peu plus de sens économique, trouver une combinaison qui la ferait avancer davantage, en raison du progrès qu'elle répandrait autour d'elle; ou bien, ce qui revient au même, je pensais qu'étant donnée la quantité de progrès qu'elle désire accomplir, elle pourrait trouver une combinaison qui, pour un motif semblable, lui permettrait de dépenser moins de souffrance. Enfin l'hypothèse où elle nous montrait son ami consentant à la torturer me révoltait complètement. Ne peut-on souffrir en dehors du mépris stérile? Ne peut-on souffrir par un fiancé entrevu et emporté par la mort? On souffre moins par la mort que par le mépris, direz-vous. Qu'importe, si l'espoir d'amour étant arraché de votre cœur pour le temps de votre vie présente, vous donnez cette vie à l'Humanité, avec toutes vos forces, toutes vos souffrances, tout votre dévouement? Ne peut-on souffrir encore autrement? Vous, qui fûtes coquette, et qui voulez vaincre la coquetterie, ne pouvez-vous naître grande dame tandis que lui sera parmi les plus humbles du peuple? Et

alors ne pouvez-vous le vouloir pour époux à la face de la société, malgré tous les obstacles, tous les préjugés, tous les sarcasmes, tous les outrages? Voici venir le moment où l'amour doit devenir un grand agent de fusion dans la société, où le cœur doit briser les barrières et confondre les rangs; mais à cette œuvre il faut des initiateurs, il faut des êtres courageux qui soient des exemples; voulez-vous être un de ces exemples? Voilà une belle mission; on souffre à l'accomplir, mais on soulève le monde; on souffre, mais on souffre moins que dans l'atroce combinaison que vous avez imaginée; on souffre moins, et on fait plus; voilà la vraie douleur féconde: cela ne vous tente-t-il pas, chère Mellina Mendès?

En causant de la communication obtenue, je n'avais dit qu'une partie de ce qui me vient présentement à la pensée. De son côté Mellina Mendès ne voulait pas abuser des forces du médium. Elle se contenta de faire cette courte réponse:

« Téméraire? est-ce téméraire? Peut-être. Cependant j'ai tant besoin d'aimer et de racheter mon indifférence coupable que je crois que j'aurai la force de souffrir cela. Mais s'il se peut que je progresse autrement, qu'aimée par lui je subisse des épreuves qui rachètent mes fautes, je serai trop heureuse; priez pour que cela soit. MELLINA MENDÈS. »

Pauvre Mellina Mendès! si elle vous a touchés, pensez à elle, aidez-la pour que son souhait soit exaucé. Pour moi je lui demande pardon de rendre publique sa confession, d'exposer son cœur ouvert devant les yeux des hommes. C'est une douleur que d'être livré à l'enseignement de tous, et cette douleur profitable allégera d'autant sa dette de souffrance. Qu'elle me pardonne donc.

Et maintenant arrachons-nous à l'émotion pour plonger froidement la lame de l'analyse dans ce cœur tourmenté. Je ne veux pas, pour le moment, discuter la théorie de l'origine des âmes sœurs. Ce que je veux montrer tout d'abord, c'est le fait: un Esprit qui a soif d'amour.

(A suivre) J. CAMILLE CHAIGNEAU.

NOTA. — Un mot encore sur l'une des épreuves que pourrait choisir Mellina Mendès: il n'est pas bon, dit Michelet, que la femme fournisse le pain de l'homme; donc si elle ne veut pas, incarnée dans la richesse, partager sa fortune avec le prolétaire aimé, elle peut choisir des conditions où elle risque d'être déshéritée par les siens; ou plutôt, maîtresse de sa fortune, elle peut la sacrifier à quelque fondation humanitaire, afin de ne vivre

que du travail ; ce serait un grand effort de plus pour l'amour, ce serait, sous une forme utile et d'un noble exemple, un grand surcroît d'épreuve, que le sacrifice de cette opulence où elle serait née, où elle aurait grandi, dont elle aurait fait son habitude, c'est-à-dire presque sa nature. J.-C. C.

A propos d'enterrement civil

L'Ami du peuple, à Douai, 17 mars 1880, écrit ce qui suit : La *Gazette* nous prend à partie, ou du moins nous questionne, au sujet d'un enterrement civil qui vient d'avoir lieu au faubourg de Valenciennes. Des parents de la défunte, Mme Veuve Jésupret, sont, paraît-il, spirites, et l'allocution de l'un d'eux au cimetière a semblé plaisante au journal des jésuites à Douai.

Nous n'avons pas à défendre les croyances de M. Jésupret fils, qui nous a prié d'ailleurs de lui ouvrir nos colonnes pour répondre directement à la *Gazette*. Nous tenons seulement à résumer en quelques mots notre opinion sur les enterrements civils. Respectueux de toutes convictions honnêtes et désintéressées, nous éprouvons une indignation réelle contre les sectaires intolérants qui poursuivent, par delà la mort, les personnes étrangères à leurs croyances. Qu'un catholique juge utiles à son salut le luxe et les chants des funérailles, nous n'aurons garde d'insulter par des ricanements à la douleur de sa famille. Mais qu'un matérialiste, qu'un spirite, qu'un déiste, qu'un indifférent se dispense à l'heure suprême de faire appel aux manifestations extérieures d'une religion dont sa conscience n'admet pas les dogmes, voilà qui nous semble fort naturel, fort légitime et, disons-le, beaucoup plus respectable qu'une mensongère profession de foi posthume.

Quoi donc ! parce que, croyant à Dieu, vous le supposez assez équitable, assez clairvoyant pour se passer d'intermédiaires grassement rétribués, votre mémoire, l'affliction de votre famille seront l'objet des plaisanteries les plus déplacées ! En vérité, voilà ce qui ne saurait être admis par un honnête homme, quelles que soient ses opinions religieuses ou philosophiques. Et les débordements d'injures auxquels se livrent certains ultramontains, dès qu'ils voient leur culte menacé dans une de ses branches les plus productives, prouvent une fois de plus la violence, l'esprit provocateur et fanatique de ce parti, qui crie à

la persécution dès qu'on lui enlève la liberté d'être persécuteur.

Cela dit, voici la lettre de M. Jésupret fils :

Douai, le 15 Mars 1880. A Monsieur le Rédacteur de l'*Ami du Peuple*.

Dans un article intitulé : Enterrements civils, *la Gazette* prend à partie l'*Ami du Peuple* en le priant de répondre à sa diatribe triviale et grossière sur ce qu'elle appelle gravement la nouvelle religion des morts. Plus que personne, je suis intéressé dans la question, c'est pourquoi, Monsieur le Rédacteur, je viens solliciter de votre obligeance, l'autorisation de me servir de votre estimable journal pour répondre à la *Gazette*

A Saint-Amand-les-Eaux, un honnête homme, un brave citoyen nommé Dangreaux a eu le courage de rester fidèle jusque dans ses derniers moments, aux principes de toute sa vie. Préférant aux prières salariées de gens indifférents, l'estime et les regrets sympathiques de ses concitoyens, le défunt a manifésté le désir d'être enterré civilement ; cela suffit pour exciter la verve railleuse de la *Gazette,* car le pieux journal ne manque jamais une occasion d'insulter ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme lui. Aussi je ne m'étonne nullement, quand je lis dans le factum en question à propos du dit enterrement, des phrases comme celles-ci ; « De mémoire d'Amandinois, on n'avait jamais *tant ri* dans un cimetière ; on se souviendra longtemps du lundi de la Mi-Carême 1880. *Le spectacle* offert aux habitants de la ville avait l'attrait de la nouveauté et de l'excentricité ; pour ces sortes *de marches*, le décorum est superflu, etc. » Est-ce ainsi que parlait Jésus à ses disciples ; il y a loin de sa douceur évangélique à celle de ceux qui se prétendent ses successeurs directs et dont les intérêts sont défendus avec tant de zèle et d'ardeur par la *Gazette.* Du reste, de telles paroles se passent de commentaires, je laisse le soin à vos lecteurs, d'apprécier comme il le mérite ce procédé aussi indélicat qu'indigne.

J'arrive maintenant à ce que la *Gazette* appelle, la petite manifestation du faubourg de Valenciennes. Après avoir dénaturé plus ou moins les faits qui se sont passés à l'enterrement civil et spirite de ma grand'mère ; la *Gazette,* sans respect, pour la douleur d'un petit-fils à la mort d'une aïeule chérie, ajoute que j'ai recité un boniment spirite, parce que je me suis fait un devoir de prononcer quelques mots, expression sincère de mes sentiments sur ce que sont mes croyances philosophiques, et des

consolations qu'elles me donnaient devant une tombe fraîchement ouverte. Ce n'était probablement pas l'avis du rédacteur intolérant de la *Gazette*, car le journal clérical, pour clore dignement son article, se permet de lancer une plaisanterie qu'il croit de bon goût en rapportant les paroles suivantes entendues après les funérailles : « Tout cela peut être spirite tant que l'on voudra, disait quelqu'un en sortant de cette lugubre cérémonie, mais est-ce bien spirituel ? »

Comment la *Gazette* peut-elle trouver lugubre une cérémonie dépouillée complètement de ces oripeaux ridicules, chargés d'entretenir une crainte superstitieuse dans le peuple trop peu éclairé pour regarder en face, sans crainte, ce grand inconnu, qu'on appelle la mort.

Ne voulant pas abuser plus longtemps de l'hospitalité que vous voulez bien me donner dans les colonnes de votre journal, je termine en vous donnant, Monsieur le rédacteur, un petit renseignement que la *Gazette* ignore probablement, c'est que le sieur Dangreaux était un cousin de ma famille.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre dévoué serviteur.

J. Jésupret fils.

Gazette de Douai

On nous écrit de Saint-Amand :

« L'enterrement civil du sieur François Dangréaux, marchand de faïences, annoncé pompeusement par le *Petit Nord*, a eu lieu le 8 mars, à quatre heures du soir.

« De mémoire d'Amandinois, on n'avait jamais tant ri dans un cimetière : on se souviendra longtemps du lundi de la Mi-Carême 1880. Le spectacle offert aux habitants de la ville avait l'attrait de la nouveauté et de l'excentricité ; aussi les femmes d'un grand nombre d'ouvriers avaient-elles quitté leurs maisons, emportant dans leur bras leur dernier-né.

« Pour ces sortes de marches, le décorum est superflu, toutes ces braves femmes l'avaient bien compris, et leurs toilettes très-négligées le disaient à merveille.

« De leur côté, les ouvriers, la pipe à la bouche, en costume de travail, causaient bravement et trouvaient la cérémonie très-drôle.

« Quelques messieurs s'étaient joints à la foule des curieux et formaient le groupe des convaincus.

« Nous citerons au hasard, parmi ces derniers, M. Sirot, conseiller général, M. le Dr Isnard, complètement absorbé dans ses pensées philosophiques, M. Rameau, chef du service des sucres, M. Herbert, notaire, qui n'a fait qu'une apparition, deux ou trois marchands de veaux de Saint-Amand.

« Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Legrand, contrôleur des contributions indirectes, Saint-Obert, cordier, Vandrache, ancien fabricant de chaises, Biespart, fermier, Dorchies, marchand de bois.

« Au cimetière, M. Biespart a tenté de parler sans y parvenir ; un ami du défunt s'est alors écrié d'une voix qui dominait le bruit : « A revoir, François ! » De tous côtés les rires éclatent, on répète de groupe en groupe cette phrase si simple et si mordante, et la foule s'empresse de partir au milieu d'un tumulte indescriptible.

« A revoir François ! tout n'est donc pas mort, on se reverra : que devient le *matérialisme?*

« Mais tout ce bruit, ces rires, font-ils partie du programme civil ?

« Les pauvres, dont la dépouille mortelle repose dans le nouveau cimetière, ont-ils perdu tout droit au respect, voire même aux simples convenances ?

« Puisse le scandale de l'autre jour instruire les ouvriers et leur montrer le ridicule et le vide de cette nouvelle religion des morts. »

Nota. Les catholiques seuls peuvent tenir ce langage mensonger, scandaleux et intolérant !!!

M. Jean Wynants est décédé à Liége, le 27 mars 1880. — Mesdames Marie-Frédéric et Marie-Catherine Serwir, sont aussi décédées à Herstal, Belgique, la première, le 24 ; la deuxième, le 26 mars 1880.

Ces trois frères en croyance étaient membres de l'*Union Spiritualiste ;* l'enterrement de leur corps a été fait par des frères en spiritisme exclusivement. Les trois lettres de faire part portent ces épigraphes : Hors la charité, point de salut. — Puis, deux mains enlacées. — Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité.

Ces cérémonies dernières, sont religieuses, civiles, consolantes et touchantes, comme doit l'être toute démonstration spirite.

A Oran (Algérie), M. Davin, notre F. E. C., a prononcé un

beau discours sur la tombe de M. Navarette, chef d'un groupe espagnol, homme instruit, sage et charitable, travailleur intelligent auquel l'orateur a rendu un hommage mérité.

M. Davin a établi nettement la valeur des principes spirites, en bons termes et avec chaleur, pour répondre à ceux qui les calomnient et les dénaturent; le *Démocrate* d'Oran a inséré ce discours, mais en faisant des réserves complètes.

Le 15 avril dernier des spirites ont accompagné le corps de Paule-Eulalie-Jeanne Maneseau; au cimetière des paroles et des prières ont été dites sur sa tombe au nom de sa mère et de sa grand'mère, Mme Veuve Gonet, par MM. Cochet et Leymarie.

Le mois passé, notre F. E. C. Delente, est décédé, le 17 avril dernier; il fut homme de bien, juste, loyal, tous les habitants du village de Malakoff ont tenu à accompagner sa dépouille mortelle. — Nous avons trouvé à la maison mortuaire, les membres du groupe spirite de Montrouge, et M. Gabérel notre F. E. C., vieil et fidèle ami de Delente, venu de Mézy, Seine-et-Oise, pour saluer l'esprit de son brave et vénérable camarade, mort à soixante-quinze ans.

Sur la tombe, un libre-penseur religieux, partisan de l'immortalité de l'âme, a retracé la vie si bien remplie de Delente, le vieux républicain, l'homme intègre qui ne voilait jamais sa pensée, qui fut toujours l'ami de la vérité et resta honnête, sans avoir jamais connu ses parents. Le vieillard de quatre-vingts ans, qui parlait ainsi, a su remuer profondément l'assistance.

M. P.-G. Leymarie lui a succédé, et dans une allocution chaleureuse, il a expliqué pourquoi Delente, quoique Franc-Maçon et républicain libre-penseur, était spirite et croyait en Dieu, à la solidarité intime qui relie toutes les âmes, depuis celle qui commence à l'atome, jusqu'à celle qui, par le travail des existences successives, est parvenue au titre d'homme; vouloir l'aide aux petits, aux plus humbles, de la part de celui qui est arrivé, qui possède la fortune et l'intelligence, c'est être socialiste comme l'est M. Godin, fondateur du Familistère à Guise; et Delente le considérait ainsi. Il affirmait sa croyance en la pluralité des mondes habités, et la possibilité de causer avec les soi-disants morts, comme l'ont fait les princes de la science, qui, mis en demeure d'étudier la phénoménalité spirite, l'ont fait pour l'infirmer, et ont été conduits à la considérer comme vraie et révélant des forces nouvelles. L'orateur a terminé en accentuant ce point, que, être spirite, c'est assumer une redoutable responsabilité, car un méfait quelconque, en cette existence, si voilé soit-il, doit se payer quand même par la réincarnation, cette loi supérieure sage et juste.

Dans une réunion de trois mille personnes, un chimiste républicain a osé dire que les spirites étaient des jésuites et des plus redoutables; eh bien! Messieurs, a ajouté M. P.-G. L. si être républicain, c'est faire fi de sa parole, mépriser les petits, ne point faire son possible pour instruire et relever moralement celui que l'on a systématiquement tenu dans l'ignorance, j'en suis certain, nous détesterions tous la république. Mais, si être spirite, c'est consacrer sa vie à l'humanité et par des actes toujours accomplir le bien, être fraternel, loyal, estimé à juste titre comme le fut et le méritait Delente, si cette philosophie nous force à être solidaire et surtout, responsable toujours et quand même, et que pour ce fait le premier insulteur venu clabaude qu'un Delente peut être un jésuite, eh bien! comme ce brave ami, dont l'esprit nous voit et nous entend, nous préférerions être jésuite, en agissant ainsi par conviction et au nom du sens commun.

Notre estimable *Pierre-Jacques Finet,* a quitté son corps le 22 avril 1880, dans sa soixante-quinzième année; notre F. E. C., chef de groupe à Lyon, M. Deprêle, nous écrit ceci: « L'ami et frère Pinet est mort subitement, faveur que Dieu lui a accordé comme à Allan Kardec; il était directeur d'un groupe depuis dix-huit ans, ce vieil adepte, le second par ancienneté dans notre ville de Lyon.

« Vous le savez, c'était un véritable honnête homme qui faisait modestement le bien, soit avec sa bourse, soit en magnétisant les malades chez lesquels il se rendait; il se consacrait aussi à l'instruction, à l'amélioration des Esprits souffrants. Il avait fondé, de ses deniers, un journal spirite qui malheureusement ne put continuer ses intéressants articles, le dévouement de l'honorable fondateur n'ayant pas été secondé. — M. Deprêle, homme de bonne foi, n'admettait pas de controle sur le dire des Esprits qui se communiquaient, et dans notre groupe nous regrettions que cette belle nature se laissât ainsi subjuger par eux, rien ne venant contrebalancer ce que lui disaient les médiums. L'enterrement est civil et spirite. »

M. et Mme Auguste Lepontois, nous annoncent le décès de M. *Pierre Félix Lepontois*, docteur, à Quimperlé.

M. Lussan, notre bien estimable F. E. C., nous annonce le dégagement corporel de sa petite-fille, *Jeanne-Marie-Andrée-Aragon.*

Notre ami, *M. Ch. Nozeran,* nous envoie le discours prononcé par M. David, sur la tombe de notre F. E. C., *M. Boyer*, capitaine de gendarmerie; il fut, en 1862, membre du groupe spirite Hagelstein, avec feu M. Berbruger, conservateur du musée d'Alger. M. Boyer avait une foi ardente basée sur la raison; il avouait hautement sa croyance, et ne craignait pas de la propager avec

ardeur. M. et Mme Nozeran soutiendront le courage de Mme veuve Boyer.

M. *L. Roland,* au nom du Groupe spirite de Thiers, Puy-de-Dôme, nous écrit ce qui suit: notre cher et vaillant président, *M. A Rossignol,* est passé de la vie matérielle, à la vie spirituelle, le 23 avril 1880, à minuit; il laisse un grand vide parmi nous, car il a été le fondateur de notre réunion, en posant le premier jalon du spiritisme dans notre ville; infatigable, dévoué, il répondait à toutes les questions qu'il avait étudiées et comprises.

Mme Rossignol qui a courageusement partagé avec son mari, les luttes et les épreuves de la vie, et compris la grandeur du spiritisme, succède à la présidence — A Rossignol, a dû prendre les instructions de ses frères de Paris, et comme nous sommes persuadés qu'il est près de vous, nous serons heureux de recevoir par votre intermédiaire, la communication de notre ami.

Dans l'une de nos séances nous avons obtenu la communication suivante, qui reproduit bien les idées de notre F. E. C. au dire de Mme Rossignol, de son fils François, et des membres du groupe de Thiers.

Evocation de Antoine Rossignol

D. Cher Esprit de A. Rossignol, pouvez-vous nous donner quelques bonnes paroles d'encouragement, paroles que nous transmettrons à votre famille et à tous les membres du groupe que vous avez fondé.

D. Merci pour l'aide que vous me donnez, frères de Paris, à vous particulièrement cher et aimable monsieur.

Oui, j'avais promis de venir à Paris, demander votre assistance pour le groupe que j'aime; j'accours, mes frères, aidé par mes guides spirituels. Je vois que les membres qui font partie du groupe ne l'abandonneront pas, et que, mon fils et ma brave femme continueront l'œuvre commune; de cela, j'en serais fier, car j'attache la plus grande importance à ce que les miens et tous ceux que j'aime aient le bon esprit de persister; l'avenir est aux persévérants, nous disent les amis de l'erraticité; je pense comme eux. J'espère bien que, dans quelques années, ce qui est petit sera grand, si mon conseil est suivi; que mon fils François soit béni, que tous mes enfants le soient avec lui; s'ils savent se grouper autour de leur mère, pour la protéger, pour l'aimer, pour remplacer le père qui a une autre mission à remplir.

A tous mes compagnons qui sont restés fidèles à la grande vérité, j'offre le baiser du bon frère parti avant eux pour la patrie heureuse. Je remercie Rolland qui a interprété leur pensée commune, je lui en suis bien reconnaissant.

Je suis encore un peu fatigué de la lutte. Il faut que mes forces fluidiques se réparent, que j'oublie une grande peine, au sujet de mon fils le soldat. Quand tout sera en ordre, je reviendrai, soit ici, soit à Thiers, pour causer et raconter ce que sont mes impressions nouvelles.

D. Etes-vous heureux ?

Oui et non : non, parce que je vois quelle a été la première douleur irréfléchie dans ma maison ; oui, parce que, m'étant attaché à faire le bien sur la terre, je suis assez élevé pour bien comprendre les beautés éternelles, beautés que des paroles ne peuvent vous décrire. En admirant, en vivant dans le sein de Dieu, je ne suis pas malheureux, puisque je renais à des jouissances éternelles que je possédais jadis, à un certain degré, que j'avais perdu pour cause de personnalisme et d'égoïsme.

La vie de l'ouvrier intelligent, qui aime son métier, n'est pas à dédaigner ; celui qui, dans cette condition, se fait le tempérament du travailleur courageux, gagne des droits que rien ne peut altérer ni diminuer ; l'on est heureux de trouver, chez l'artisan, cette tendance supérieure, et le spiritisme tend à la donner à tous les hommes.

Antoine Rossignol.

Excelsior !

Les ombres de la nuit tombaient rapidement. Un jeune homme traversait un village des Alpes ; il portait, au milieu de la neige et de la glace, une bannière avec cette étrange devise : *Excelsior !*

Triste était son front ; son œil avait la flamme du poignard tiré de son fourreau ; sa voix, comme un clairon de cuivre répétait ces sons d'une langue inconnue : *Excelsior !*

Dans d'heureuses demeures sur sa route, il voit la lumière, les flammes du foyer pétillant claires et chaudes ; et devant lui, là haut, les spectres frissonnants du glacier. De ses lèvres tombe, comme un sourd murmure, le mot magique : *Excelsior.*

« Ne tentez point la passe, dit un vieillard, la noire tempête gronde sur nos têtes, le torrent débordé mugit vaste et profond. Plus fort la voix de clairon répond : *Excelsior !*

« Oh ! reste ! murmure une jeune fille, viens reposer sur mon sein ta tête fatiguée. » Une larme s'arrêta dans son œil bleu, il soupira ; mais il reprit lentement et tout bas : *Excelsior !*

« Gare aux branches des pins arrachés par la foudre ! Gare à

l'avalanche en fureur! » Ce fut le dernier adieu du villageois. Déjà une voix répétait sur la hauteur : *Excelsior!*

A l'aube du matin, au moment où, vers le ciel, les pieux moines du Saint-Bernard répètent l'hymne accoutumé, on entendit une voix vibrante qui fendait les airs : *Excelsior!*

Là, dans le crépuscule du soir, on découvrit un corps terne et froid, sans vie, toujours beau, étendu sur la neige. Et de l'azur, de la sérénité lointaine des cieux étoilés, tombait comme une douce rosée, une voix divine : *Excelsior!*

Le Rêve

La brise humide et froide de décembre soufflait sur la grande ville endormie ; les maisons sans lumières s'estompaient en ombres gigantesques sur les pavés boueux ; le silence lugubre de la nuit n'était troublé que par le bruit des pas précipités des passants attardés.

Cependant, une faible lumière brillait au faîte d'une de ces grandes maisons noires et lézardées où s'entassent les pauvres : Qui donc veillait si tard dans la mansarde glacée?

Une femme, assise à côté d'une table, travaillait assidûment à la lueur d'une chandelle fumeuse. Le poële, éteint depuis longtemps, permettait au vent de s'engouffrer par rafale dans la chambre mal close et parfois, l'ouvrière laissait tomber son ouvrage pour souffler dans ses doigts engourdis. Alors son visage hâve et maigre apparaissait tout couvert de larmes.

Non loin d'elle, dans un berceau d'osier, un enfant dormait du sommeil paisible de l'innocence.

Un bruit lointain se répercuta en écho dans la chambre, la femme tressaillit, elle écouta. Bientôt on entendit le pas lourd et incertain d'un homme qui faisait gémir péniblement les planches vermoulues de l'escalier. Enfin, la porte s'ouvrit, et un homme, rouge, aviné, entra en trébuchant.

— Tu as encore bu, malheureux, s'écria l'infortunée, et ton fils s'est couché sans manger.... parce qu'il n'y avait pas de pain à la maison.

Un juron sortit de la bouche de l'ivrogne, tandis qu'il faisait tous ses efforts pour se tenir debout.

— Ah ! je suis lasse de souffrir et de voir pâlir mon enfant, demain nous irons.... je ne sais où.... Nous irons mendier ! — Oh ! tais-toi, ou je ne réponds plus de moi, je suis le maître d'agir

à ma guise, l'argent que je gagne est à moi. — Tu n'as pas le droit de condamner à la mort ton enfant ni ta femme.

L'ivrogne parvint à marcher. Il leva la main qui retomba sur la malheureuse? Elle n'osait se plaindre, et se soumettait en silence à ce dur traitement, afin de ne pas éveiller l'enfant qui oubliait dans le sommeil les tortures de la faim.

Au matin l'enfant ouvrit les yeux dans un sourire puis il regarda tout autour de lui. Son père dormait encore. Il se leva doucement et alla se blottir près de celui qu'il n'avait pas encore appris à mépriser.

— Père dit-il, de sa voix douce.

L'homme sortit lentement du sommeil léthargique où l'avait plongé l'excès des boissons alcooliques.

— Père, continua l'enfant, j'ai fait un beau rève.

Il ne se souvenait plus de la scène de la nuit, il passa les mains dans les cheveux bouclés de l'enfant.

— Raconte ton rêve.

— « J'ai rêvé que j'allais au pays des anges, là, entouré de beaux enfants lumineux, j'étais bien heureux! je n'avais plus faim et je réchauffais mes mains rouges et glacées aux rayons ardents d'un soleil mille fois plus beau que celui que nous admirons.

« Tout-à-coup il me sembla que dans l'espace infini, la nuit se faisait autour de moi, et un bruit de voix en colère et de coups parvint jusqu'à mon oreille.

« Je voulus voir mais l'ange qui me conduisait mit ses ailes immaculées devant mes yeux. Pourtant, j'ai vu un homme qui battait une femme qui pleurait au lieu de se venger. Cet homme te ressemblait; pourtant, n'est-ce pas, père, que tu ne bats jamais personne? »

Le père baissa les yeux. L'enfant reprit:

« Le silence se fit enfin autour de nous, l'ange me mit un baiser au front et me reconduisit jusque dans mon lit, puis je ne me souviens plus.....

— Ah! comme j'ai faim. »

L'homme bondit à terre. Il fouilla dans ses poches, elles étaient vides.

« J'ai tout bu hier, oh! je suis un misérable; mais je le jure, je ne boirai plus, Dieu m'a donné un ange pour veiller sur moi. »

Il a tenu parole, et si parfois l'enfant s'envole dans l'espace, près de ses amis d'outre-tombe, l'ange n'a plus besoin de voiler la

terre et les fautes qui s'y commettent; on ne boit plus dans la mansarde, et le pain et le feu n'y manquent plus pendant les nuits d'hiver.

L'enfant veille sur son père et le fortifie par son amour, *dans la route du devoir*. LOUISE DE LASSERRE.

Bibliographie.

Nous recommandons tout spécialement à nos lecteurs qui s'occupent de mesmérisme, de s'abonner à la *Revue internationale du magnétisme*; ce journal parait le 1er de chaque mois, sous la direction de M. Donato, le propagateur si intelligent de la science magnétique, que la presse soutient presque umanimement, ses expériences étant sérieuses et scientifiques. — Etre vrai est sa règle, et s'il a des détracteurs jaloux et ntéressés, il a des amis bien plus nombreux, qui apprécient son talent d'exposition à l'aide de la parole et de la plume.

M. Donato parle *en bon français*: son journal mensuel est très-intéressant, et ses collaborateurs sont lettrés. Nous citerons entre autres, Mme Rosen, M. Bué, etc. Abonnement pour un an, France et Belgique, 6 fr., Union postale 7 fr. — On peut s'abonner à la librairie des sciences psychologiques.

M. Donato est membre de la société scientifique d'études psychologiques; ce doit être une *recommandation* pour tous nos amis.

Choses de l'autre monde, l'œuvre spirituelle et instructive de M. E. Nus, se réimprime à nouveau; les spirites doivent tous avoir ce volume dans leurs mains, 3 fr. 50 et 3 fr. 85: port payé.

Elfa, Roman d'une libre penseuse, s'épuise rapidement; avis aux amateurs de bons livres, bien écrits, qui répandent la bonne nouvelle; nous devons tous seconder Paul Grendel, notre frère en croyance. — 2 fr. et 2 fr. 20 port payé.

101me supplément au procès des spirites, est une brochure intéressante et instructive, pleine de verve et de sel, par *T. Tonœph*, que nous devons répandre. — 0, 50 c. et 0,55 c. port payé.

L'âme et son hypothèse — brochure bien pensée, bien écrite, 0,50 c.

Étude sur l'âme et sur le libre arbitre, par Cahagnet, le vieux lutteur spiritualiste. 1 fr.

ŒUVRES DE A. BABIN :	*Guide du Bonheur*	3 25	relié,	port payé.
	Philosophie Spirite	3 60	—	—
	Notions d'Astronomie	3 60	—	—
	Catéchisme universel	2 75	—	—
	Encyclopédie morale	2 85	—	—

COLLECTION GÉNÉRALE, 1,300 pages, gr. in-12 relié, 8 fr. 50 c. — Port payé 10 fr.

La Consolée, par Mme Bourdin

Il nous est venu de différentes sources que cet ouvrage était un produit d'imagination pure, et plutôt faits pour nuire à la doctrine spirite, que pour lui gagner des partisans. Nous maintenons l'avis contraire. Pour ceux dont la pensée est toujours attachée aux choses de la terre, trop lourde et trop matérielle encore pour pouvoir s'élever vers les sphères supérieures, nous comprenons toute la difficulté qu'il y a à concevoir le ciel rempli de sphères de toutes natures, de globes solide, liquides, gazeux, et de moins en moins matériels ; cependant cela est; les nébuleuses et les soleils en formation nous en sont un exemple bien frappant, et, plus près de nous, les comètes qui peuplent notre système planétaire, nous montrent encore des masses cosmiques composées de matière si infiniment diluée que ces astres errants sont complètement invisibles à notre œil imparfait. Quant aux Esprits nous savons que nous en sommes enveloppés de tous côtés; les religions les plus anciennes de l'antiquité sont toutes basées sur le commerce des hommes avec les Esprits et sur les révélations venant d'eux et les grands penseurs de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte et de Rome croyaient à l'existence des âmes dans l'espace et même regardaient comme des dieux certaines d'entre elles qui s'étaient manifestées à eux par une science et une puissance particulière. La Bible, l'Évangile, l'histoire des démoniaques du moyen âge, sont encore une preuve de l'existence des êtres incorporels qui nous entourent. Enfin, le catholicisme qui, lui aussi, a placé les fondements de son système religieux et de ses dogmes sur la réalité de l'existence des Esprits, a même été, on ne sait trop guère par exemple en vertu de quelles lois ni de quelles données, a été, dis-je, jusqu'à les classer hiérarchiquement dans le Ciel en établissant l'échelle de supériorité croissante, des Saints, des Anges, des Archanges, des Puissances, des Vertus, des Dominations, des Trônes, des Chérubins et des Séraphins.

Ainsi, rien de plus facile à notre imagination, c'est-à-dire à notre intelligence, de voir les immensités du Ciel peuplées de globes divers, d'Esprits vivant et travaillant sur ces globes comme nous-mêmes nous le faisons sur la terre, et d'Esprits voyageant de l'un à l'autre. C'est la vie, le travail et l'intelligence répandus partout dans l'univers; nous ne pourrions pas comprendre autrement la création; d'ailleurs, ne pouvons-nous pas considérer sur notre terre les oiseaux comme des êtres voyageant de globe en globe Ne changent-ils pas de plumages et n'émigrent-ils pas d'un pôle à l'autre? Seulement ils sont inconscients encore (peut-être pas autant qu'on pourrait le croire cependant), et l'Esprit dans l'espace, plus léger, plus luméfié, plus libre, a une puissance plus grande et des horizons plus vastes. Pour nous, rien de ce que nous racontent les Esprits ne nous étonne et nous croyons la vie des âmes parfaites plus belle encore que celle dont ils nous parlent et le royaume de Dieu plus grand et plus merveilleux encore. Ne point admettre tout cela, c'est manquer de logique, c'est n'être point conséquent avec soi-même, c'est ne pas comprendre la grandeur et la beauté de la doctrine spirite contenue dans : « *La Consolée*. Nous ne venonspas affirmer que cela *est*, mais que, cela *peut être*.

D'ailleurs, cette œuvre élève la pensée et développe l'imagination, l'instrument le plus précieux de la vie de l'âme. (Prix : 1 fr. 25).

René CAILLÉ.

Les enfants criminels et les sociétés de patronage de l'enfance

Brochure in-8.

L'auteur, M. Lagougine, fait appel à toutes les bourses pour donner l'éducation et l'instruction aux pauvres qui ne possèdent rien ; il dit, avec raison, que le châtiment ne peut en aucun cas, remettre l'enfant criminel dans la bonne voie, et que le travail seul est le meilleur moralisateur de l'enfance. Il demande un plus grand nombre de sociétés de patronage de l'enfance. Il dit qu'en France, cette absence d'esprit d'association pour le bien vient de ce qu'il est admis généralement dans le public que l'État doit subvenir à tout.

Il fait donc appel à l'initiative privée. Il dit, que l'aumône ne fait le plus souvent qu'entretenir la pauvreté, encourager la paresse, et fausser le jugement des secourus ainsi que leur appréciation des devoirs imposés ici-bas à chacun. La charité individuelle, dit-il, est condamnée à rester pauvre en face du pauvre, tandis que la réunion des charités individuelles en un faisceau, changera la honte du bien en l'audace du bien qui détruira le *paupérisme*, le plus terrible ennemi de la société.

Il demande aussi pour l'enfant l'instruction professionnelle et l'éducation morale et économique ; il insiste sur ce dernier point.

La France, dit-il, est le pays des bouleversements politiques, commerciaux, parce qu'elle n'est pas assez versée dans la connaissance de l'économie politique. L'auteur, en définitive, fait un appel à la *générosité* de chacun pour arriver à son but. Selon *moi*, la société *tout* entière a le *devoir* d'élever, d'instruire *tous les enfants*, qui, eux, ont tous les droits ; ce n'est donc pas un appel à la *générosité* que je voudrais faire, mais un appel au *devoir* de chacun.

Mme BROCHART.

ERRATA. — *Mme Cochet*, est l'auteur de la critique du vol. de M. E. Nus : *Choses de l'autre Monde*, insérée dans la *Revue* de mai dernier ; l'imprimeur avait, par erreur, omis sa signature.

Revue de mai, page 178, ligne 26 ; avant le mot empressés, mettre : *Peu empressés.*

Le Gérant, H. JOLY.

Paris, typ de M. DÉCEMBRE, 326, rue de Vaugirard.